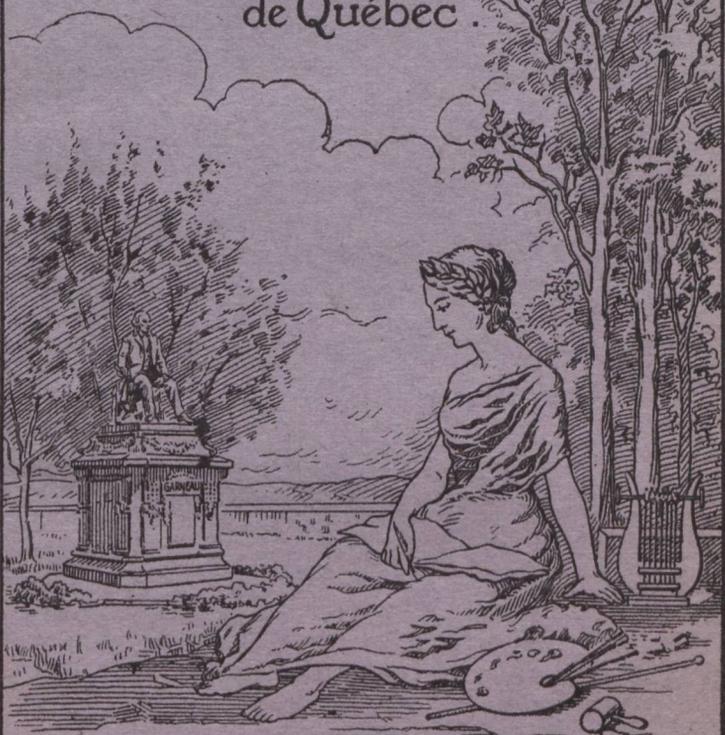


2011

LE TERROIR

Organe de la Société
des
Arts, Sciences et Lettres
de Québec.



Edmond Le Moine

No 12

QUEBEC, AOUT 1919

10 Sous

Sommaire :

LE MAUSOLÉE HEMON, par D. Potvin.....	Page 1
LA PEINTURE (poésie) Louis-Joseph Doucet.....	5
HECTOR FABRE, journaliste et chroniqueur, (causerie) par Jules S. Lesage.....	6
MARIA CHAPDELAINE, drame en cinq actes, (IVe acte) par A. Cinq-Mars et D. Potvin.....	15
A TRAVERS LES MILLE-ILES, G. E. Marquis.....	27
UNE VEILLÉE CANADIENNE AU PAYS DES MOUJICKS, M. A. Rivard, Lieut.....	34
POINTES SECHES, Gustave Lanctot.....	39
LA BOITE D'IMAGES, Geo. Côté.....	41
M. IVAN NEILSON, H. M.....	43
BIBLIOGRAPHIE.....	46

Gravure

LE MAUSOLÉE HEMON,.....	Page 3
-------------------------	--------

Abonnement : Un an, \$1.00 Six mois, \$0.50 Etranger, \$1.50

Taux d'annonces fournis sur demande

Adresse: D. Potvin, Secrétaire de la rédaction, 14, Crémazie, Québec

La Société des Arts, Sciences et Lettres

(Extraits de la constitution)

- I.—La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper les Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.
- II.—Les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres sont classés en trois catégories: 1° Associé, 2° Actif, 3° Honoraire.
 - 1° Le membre **Associé** est celui qui, en raison de ses aptitudes ou de ses goûts, peut aider la Société à atteindre son but ;
 - 2° Le membre **Actif** est un membre Associé qui a produit un travail littéraire, scientifique ou artistique jugé satisfaisant par le comité d'études;
 - 3° Le membre **Honoraire** est celui qui a rendu ou peut rendre à la Société des services appréciables.
- III.—La contribution annuelle est de \$5.00 payable en un versement.

LE TERROIR

ORGANE DE LA

Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

REVUE MENSUELLE

BUREAU
14, RUE CRÉMAZIE

LE MAUSOLEE HEMON

NOUS avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que c'est—à moins d'un changement qui surviendrait forcément d'ici là—le 16 septembre que quelques membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres se rendront à Péribonca pour inaugurer l'humble mausolée que, le printemps dernier, notre Société avait pensé élever à la mémoire de Louis Hémon, l'auteur de *Maria Chapdelaine*. Notre organisation, pouvons-nous dire avec satisfaction, à marché à merveille, grâce à la générosité de nos amis et au dévouement de quelques-uns.

Nous présentons, à la page 3, un dessin de notre mausolée. Comme nous l'avons fait remarquer déjà, ce n'est pas un monument que nous avons la prétention d'élever ; c'est un humble mausolée qui n'a pas du tout les dimensions orgueilleuses de la colonne commémorative.

Nous devons ajouter, à ce propos, que notre projet comportait un autre objet que nous n'avons pas oublié, et qui ne sera pas couronné du même succès, du moins cette année, mais que nous poursuivrons quand même. En effet, en même temps que l'érection de ce mausolée à Péribonca où Hémon a écrit son livre, nous avions projeté de localiser sa

tombe à Chapleau, Ont., où il fut tué, le 8 juillet 1913, et d'y élever une croix. Malheureusement, à venir jusqu'à présent, nos démarches n'ont pas réussi grâce, évidemment, à la mauvaise organisation qui règne dans cette province supérieure d'Ontario pour la tenue des registres paroissiaux ou autres "records".

En effet, dans cette province, les autorités, tout en assurant qu'un homme fut inhumé dans tel petit cimetière d'un petit village, en 1913, ne sont pas capables de dire, en 1919, six ans après, en quel coin précis de ce petit cimetière il repose.

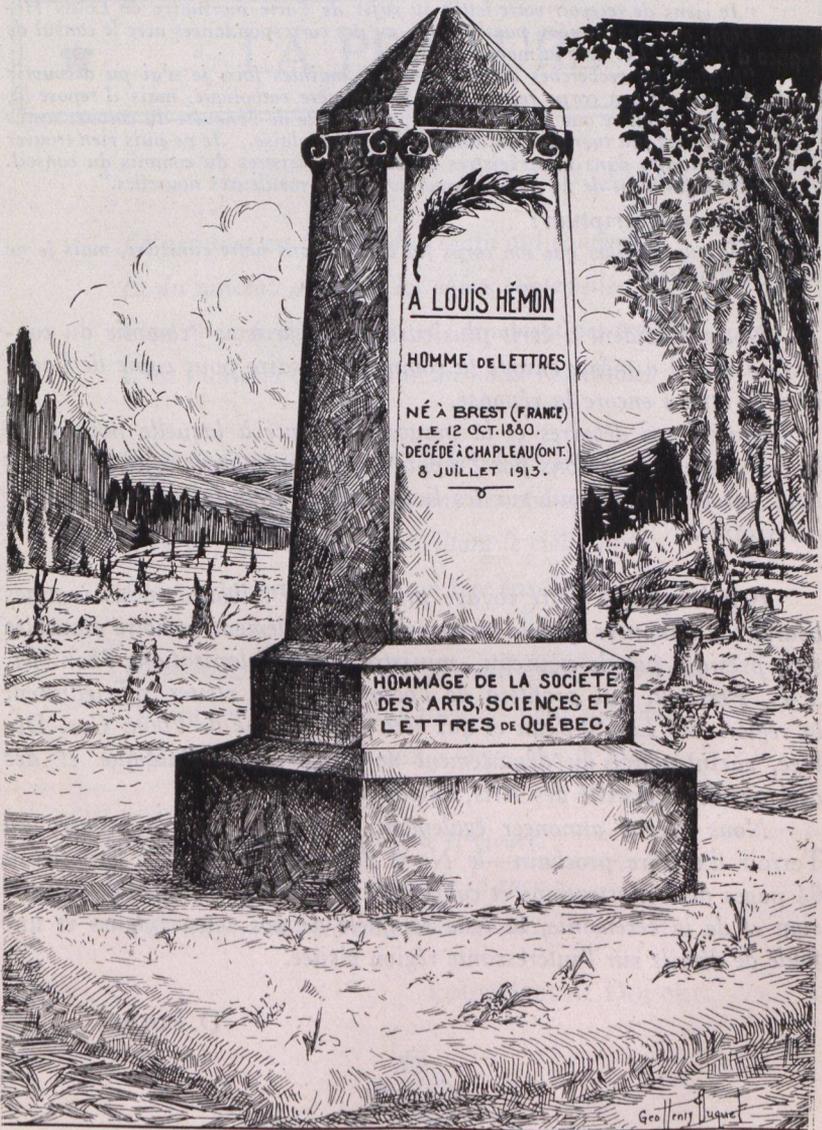
A défaut d'autres "records", les autorités de cette province supérieure veulent évidemment détenir celui de la négligence dans la statistique mortuaire.

Quoi qu'il en soit, à venir jusqu'à présent, les deux seuls documents que nous avons pu obtenir à ce sujet, c'est, d'abord, la copie du verdict de l'enquête du coroner tenue sur le corps de Louis Hémon à Chapleau et que nous devons à l'amabilité de M. Emile Hébert, surintendant général des passagers du Pacifique Canadien, qui a pu obtenir ce renseignement de M. J. J. Scully, surintendant général du C. P. R. à North Bay. Voici le texte de ce document que nous traduisons :

"Que le dit L. Hémon fut frappé par la locomotive No 1226 attachée au convoi No 1 de la Cie du C. P. R., du côté ouest de la voie, à $2\frac{1}{4}$ milles à l'ouest de Chapleau, district de Sudbury, à 7.20 hrs p. m., le 8 juillet, A. D. 1913, alors qu'il marchait dans la direction de l'ouest sur la dite voie ferrée, et reçut des blessures, des contusions, lesquelles blessures et contusions ont causé la mort du dit Louis Hémon, à 7.40 hrs, p. m. du même jour. La preuve de l'enquête démontre que le mécanicien de la locomotive No 1226 a pris les précautions nécessaires en faisant fonctionner le sifflet pour avertir et qu'aucun blâme ne peut lui être imputé, ni à la Cie du Pacifique Canadien et qu'ainsi la mort de Louis Hémon a été causée par un accident que le malheur a voulu rendre fatal."

M. Scully, en transmettant copie de cette enquête à M. Emile Hébert, ajoutait que la victime de l'accident du 8 juillet, 1913, avait été inhumé dans le cimetière catholique de Chapleau.

Ceci est confirmé par la réponse suivante, qu'après maintes lettres et l'envoi de la somme nécessaire pour fins de recherches, a pu recevoir, enfin, notre président, de M. l'abbé Roméo Gascon, curé de Chapleau :



“Je viens de recevoir votre lettre au sujet de l'acte mortuaire de Louis Hémon. Déjà, par les années passées, j'ai eu des correspondances avec le consul de France à Montréal et avec la mère du défunt.

“Malgré les recherches actives et cela à maintes fois, je n'ai pu découvrir l'endroit exact où son corps repose dans le cimetière catholique, mais il repose là, quelque part. Tout ce que j'ai pu trouver, c'est l'acte de l'enquête du coroner après l'accident; il s'est fait tuer avec un autre de langue anglaise. Je ne puis rien trouver de l'acte mortuaire dans mes registres ni dans les registres du commis du conseil. Je regrette infiniment de ne pouvoir vous donner de meilleures nouvelles.”

Et en post scriptum :

“Je puis certifier que son corps fut enterré dans notre cimetière, mais je ne sais l'endroit exact.”

Notre président a écrit plusieurs fois déjà à ce “commis du conseil” à qui il a même envoyé la somme nécessaire pour copie de l'acte, mais il attend encore la réponse.

Malgré ces déboires et la mauvaise volonté à laquelle nous nous buttons, nous ne perdons pas l'espoir de réaliser notre projet, dussions-nous envoyer un délégué sur les lieux mêmes pour faire les recherches nécessaires.

Relativement à notre voyage prochain à Péribonca, nous sommes heureux d'annoncer que la cérémonie du dévoilement de notre mausolée sera présidée par le nouveau ministre de la Colonisation, l'hon. M. J.-E. Perrault, qui profitera de l'occasion pour visiter officiellement la région du Lac-St-Jean et qui sera accompagné de l'hon. Cyr. Délage, surintendant du département de l'Instruction Publique et des délégués de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Nous devons annoncer également, à ce sujet, que le numéro du Terroir d'octobre prochain—le No 2 de la IIe année — sera tiré à 64 pages avec illustrations et contiendra la relation détaillée de l'excursion et de la cérémonie, la liste complète de nos souscripteurs et une foule de détails sur l'intéressante région visitée.

D. POTVIN.





LA PEINTURE



A M. J.-ED. LEMOINE

*La peinture est le fruit du regard qui contemple
Et du pinceau qui rend les objets contemplés;
C'est la clameur des yeux et l'ornement des temples,
C'est l'univers conquis sur un point rassemblé.*

*C'est la suggestion et c'est le bon exemple
Qui cultivent les cœurs comme des champs de blé;
C'est le petit ruisseau recueillant le ciel ample;
C'est la fourmi traînant son rêve ensoleillé.*

*Conservons des décors d'arc-en-ciel dans notre âme.
Devant les Trois-couleurs ravivons notre flamme,
En songeant que nos jours sont un peu la pitié...*

*Il est une peinture éternelle et vivace,
Digne du sacrifice et digne de la race ;
Elle inspire ma vie et se nomme Amitié.*

LOUIS-JOSEPH DOUCET.



HECTOR FABRE

JOURNALISTE ET CHRONIQUEUR

Causerie faite par M. J.-S. Lesage à une séance d'étude
de la Société des Arts, Sciences et Lettres

NOTRE Société des Arts, Sciences et Lettres s'est donné pour noble et patriotique mission de faire connaître, de populariser en quelque sorte les œuvres du terroir. J'ai donc cru humblement remplir un article de son beau programme, en venant, ce soir, vous entretenir d'une des personnalités les plus marquantes de notre monde littéraire, qui fut jadis l'écrivain le plus disert, le chroniqueur le plus spirituel de sa génération; je veux parler de M. Hector Fabre, dont le nom est encore dans bien des mémoires et figure parmi ceux qui, en différentes circonstances de leur carrière d'hommes de lettres, firent le plus d'honneur à notre race et tiennent un rang enviable dans notre littérature canadienne. M. Benjamin Sulte, dans un récent article très élaboré, nous en fait la brillante nomenclature.

Souffez que je vous en trace, hélas! un portrait bien imparfait: le front élevé indique un esprit ouvert à toutes les idées; le regard vif et profond, parfois voilé de tristesses, de l'homme qui, selon l'axiôme, devant le spectacle de la vie qui passe, se hâte d'en rire, de peur d'être obligé d'en pleurer ou de trop en médire; le nez droit et court est celui d'un artiste; les lèvres fines, sous la moustache grisonnante, esquissent, semble-t-il, un demi-sourire, de celui qui tout en se piquant d'un stoïcisme aimable a pris pour ligne de conduite, la maxime du dix-huitième siècle: "Glissez mortels, n'appuyez pas." Ajoutez à cela l'ensemble des traits fins et délicats de cette physionomie empreinte d'une grande aménité de caractère: l'aisance et l'urbanité de manières de l'homme de bonne compagnie toujours recherché pour ses traits d'esprit et le charme prenant de sa conversation. Tel était Fabre dernière manière.

Mais, je laisse intentionnellement de côté sa carrière politique pour ne m'occuper que du journaliste, du chroniqueur proprement dit.

M. Fabre tout d'abord étudia le Droit, mais comme il nous l'avoue ingénument, il négligeait Pothier pour les beautés descriptives de Chateaubriand avec Hugo, Lamartine et Musset, d'époque romantique. Néanmoins, il se fit recevoir avocat et pratiqua un moment sa profession à Montréal, sous la raison sociale: Fabre, Jetté, LeSage. Mais la jurisprudence, les longues plaidoiries au Palais n'offrirent guère d'attrait pour cet esprit inventif, toujours en quête d'impressions, pour qui le monde extérieur existait.

Ne se peint-il pas lui-même quand il écrit : "On devient passant mais on naît flaneur"; car poète à ses heures, voire même un peu bohème, il aimait en observateur conscient les douces flâneries sur la rue Notre-Dame à Montréal, ou sur la rue Saint-Jean à Québec; aussi pour donner libre cours à sa verve intempestive et parfois railleuse, il fonda le journal de l'*Ordre*, affirmant son vif souci de la forme, excellent déjà à peindre une situation, à rendre un état social. De notre système d'Instruction publique, il notait justement: "Nos filles font trop de piano, nos garçons, pas assez d'arithmétique". Cette feuille aux tendances romantiques de l'époque n'eut qu'une existence éphémère; notre journaliste en herbe avait trouvé sa voie; il s'était même dans le monde restreint des lettres acquis déjà une réputation comme chroniqueur, comme polémiste redoutable, voire même comme conférencier à la mode.

Par un heureux concours de circonstances, en 1867, il vint se fixer à Québec, fit un premier stage au *Canadien*, puis il fonda, en 1857, *L'Evenement* qui fêta, l'année dernière, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

"Depuis que je suis en train, nous dit-il, dans une de ses chroniques, de fonder un journal, j'interroge la figure des passants pour y découvrir le désir de s'abonner. Tous ont l'air de se dire d'un air empressé : "A quand le premier numéro de *L'Evenement*?" "Il faut dire bien haut que les gens qui ne s'abonnent pas à *L'Evenement* n'auront point d'excuse. Nous avons mis notre bureau sur le chemin de tout le monde. On ne peut aller de la basse-ville à la haute-ville, ni de haute à la basse, sans passer devant notre porte... Ainsi lecteur, si vous ne vous abonnez pas, c'est vraiment que vous n'avez pas l'abonnement facile."

Avouez que l'invitation était plausible, des plus engageantes, et qu'il était difficile de s'y soustraire.

C'est dans ses colonnes que parurent ces chroniques, ces causeries étincelantes d'esprit qui furent en 1877 réunies en volume, devenu rarissime, lesquelles semblent écrites d'hier tant elles sont d'actualité.

Son apparition fut saluée par tous les critiques d'épithètes élogieuses qui prouvèrent combien elles furent hautement et justement appréciées et des mieux cotées au tableau d'honneur de notre littérature canadienne encore à ses débuts difficiles.

Voici, d'ailleurs, un extrait d'un article bibliographique saluant l'apparition du volume en question : "Nous venons de feuilleter, nous dit ce contemporain, de feuilleter cet ouvrage, présentant une grande variété de sujets et d'une lecture fort attrayante. On sent que l'auteur a reçu une culture intellectuelle supérieure à la plupart de ses compatriotes; qu'il a du talent; qu'il est né littérateur très spirituel, très agréable à lire; nous le répétons, chaque phrase pétille d'esprit." Un autre critique de cette époque notait non moins justement : "Journaliste depuis tantôt vingt ans un Fabre a su se placer en arrivant au pre-

mier rang dans la Presse canadienne. Sarcastique, gouailleur par tempérament, il devient un polémiste redoutable, quand il lui plaît de combattre ses adversaires par les armes du ridicule... Grâce à la légèreté qu'on lui prête, il s'est acquis le privilège incontesté de railler chaque fois que l'occasion s'en présente les petits travers de ses compatriotes. Il est admis cependant que ses pointes piquent plutôt qu'elles ne blessent".

L'avis au lecteur qui est une sorte de préface n'est pas sans quelque originalité: "Notre Littérature, nous dit en effet M. Fabre dans son avant propos, est en pleine floraison. Chaque saison voit naître un ouvrage nouveau, prose ou vers; autour de moi, mes confrères se relisent, se recueillent et font réimprimer leurs écrits. Qu'est-ce à dire? Il y a donc des lecteurs au Canada. L'abonné fidèle nous suivrait du journal jusqu'au livre. Je me pique d'émulation et je veux comme les autres en tenter l'épreuve. Aussi bien mes amis m'y invitent et en refusant de me rendre, j'aurais l'air de douter d'eux autant que de moi-même."

L'épreuve décisive, heureusement pour nous, il l'a tentée, et c'est ce qui m'amène à vous citer au hasard de la lecture quelques extraits émaillés de mots d'esprit qui n'ont rien perdu de leur saveur, ni de leur justesse d'observation; ce qui prouverait d'ailleurs que nous serions restés bien nous-mêmes et qu'en définitive rien ne serait changé dans le meilleur des mondes.

Au sujet de la rue Notre-Dame à Montréal, il nous a donné le code du flâneur, code de décalogue que ce dernier doit observer à la lettre sous peine d'être déchu de son titre honorifique.

"Si j'ai été clerc et clerc médiocre, nous avoue-t-il, si.....; mais dans la profession de flâneur, j'ai été maître, dès le premier jour." Sur ce il énumère quelques-uns des articles du flâneur de la fameuse rue Notre-Dame: "1o Tous les hommes sont nés pour être des passants, mais il n'y a que quelques passants qui soient nés pour être des flâneurs. 2o On devient passant, mais on naît flâneur. 3o Le chemin de fer urbain est un passant mais il ne sera jamais un flâneur. 4o Le père d'un flâneur, d'un passant peut être un ex-flâneur, et plus souvent encore le fils d'un passant est un flâneur. 5o On cesse d'être flâneur en devenant père de famille, propriétaire ou conseiller municipal. 6o Le veuvage, la perte de sa propriété ou de son élection municipale fait rentrer le flâneur dans ses droits et ses titres. 7o La plupart des passants voudraient être des flâneurs; car dans tout passant, il y a un flâneur mort jeune."

A part de cela, il y a au dire du spirituel chroniqueur, bien d'autres genres de flâneurs; tel que le flâneur cosmopolite, qui flâne un peu partout; le flâneur proprement dit, quand il fait beau; le flâneur amateur, de temps à autre; les flâneurs par bandes qui obstruent le trottoir; le flâneur d'occasion qui ne sait jamais s'arrêter pour regarder, et j'en passe.

Mais fort heureusement pour nous, M. Fabre était un vrai flâneur, c'est-

dire un véritable observateur doublé d'un fin psychologue, sachant tirer parti des moindres incidents de la vie, qu'il savait souligner d'un bon mot ou d'une réflexion sérieuse sous l'apparente légèreté de la forme.

Voici, comme exemple, en quels termes, il rappelle son entrée au Barreau: "Il y a aujourd'hui ou hier dix ans que je suis avocat sans l'être; je ne saurais choisir un meilleur jour pour faire ma première chronique du Palais. Cet anniversaire m'attendrit sur le sort des clients qui m'ont échappé."

Sous le titre "Hors du Palais", il nous initie à la procédure. "Je vous ai promis, nous confie-t-il, de vous raconter comment j'avais plaidé ma première cause, ou plutôt, comment je ne l'avais pas plaidée." Il a soin de nous avouer auparavant qu'il n'y a rien de plus désert qu'un bureau sans clerc et de plus désœuvré qu'un avocat sans client, et qu'il était son propre clerc; époque critique et cependant joyeuse, ce bureau solitaire habité par les plus belles espérances. "De temps à autre même des confrères qui n'avaient pas plus clients que moi venaient me demander si je n'en avais pas à leur prêter. Ils prétendaient à la gloire pour seul honoraire. Quant à sa fameuse cause, son client fut déclaré innocent d'emblée par le grand jury; il n'y avait pas d'ailleurs matière à procès. Bref, cet incident décida de sa vocation. "Et voilà pourquoi d'avocat, Fabre devient chroniqueur, et avec quelle verve, quel esprit et du meilleur aloi, il notera les faits divers, les potins du jour et les petits travers de ses contemporains.

Encore, parmi celles-là, ai-je l'embarras du choix, car il faudrait les citer toutes tant elles dépeignent et rendent bien la situation; mais il faut savoir se borner.

Tout Montréalais qu'il fut Fabre eut toujours un faible pour Québec, le vieux Québec, le site admirable de sa belle terrasse, j'entends le genre ancestral et la société aimable et distinguée devait lui plaire, et sa nature familière, comme ses rues étroites et tortueuses facilitaient grandement ses flâneries rêveuses qui donnaient matière à tant de fines observations sur les hommes et les choses de son temps; le bon temps comme nous disons en parlant du passé, qu'il a le don de faire revivre sous nos yeux.

Ce bon vieux Québec, en effet, comme il l'affectionnait ! Aussi, la description qu'il en fait est-elle originale et pleine de traits piquants, de détails pittoresques et humoristiques qui sont un des côtés les plus caractéristiques de son talent d'observateur.

"Québec, nous dit-il, avait à cette époque un renom d'hospitalité... elle est spontanée, aimable pressante: "Tiens, vous voilà arrivé!"—"Quand partez-vous?"

"Québec, le vieux Québec, le Québec d'en dedans les murs est avant tout une ville aristocratique. Il n'est pas permis de se loger dans les faubourgs sans sortir de ce qu'on appelle la société... "Ne pas être de la société", châtement ter-

rible, peine infamante, à laquelle une femme bien née préférera toujours la gêne, le pain sec... "Québec ressemble, continue-t-il, à un grand nombre de villes européennes que les générations se transmettent intactes comme un dépôt sacré. Il n'y a pas une pierre de plus mais aussi il n'y a pas une pierre de moins." L'enveloppe matérielle des souvenirs subsiste comme les souvenirs eux-mêmes.

La Plateforme, ou la Terrasse (comme l'on dit aujourd'hui), est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là, note le spirituel chroniqueur, que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons dîners. "A toute heure de la journée, il y a quelqu'un: un oisif qui se chauffe au soleil, ou un penseur qui rafraîchit à la brise son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve le soir. Bref, c'est le rendez-vous général. C'est aussi par la plateforme que les veuves de trente ans retrouvent des maris, non pas ceux qu'elles ont perdus, d'autres, de meilleurs."

"La vue de la Plateforme est incomparable, les Québécois tiennent à la Plateforme comme les Parisiens au Jardin des Tuileries". Ce n'est pas peu dire. Il y a les côtes de Québec redoutées des piétons, la rue St-Jean trop étroite pour la foule qui se presse. Le pont de glace, le grand évènement en hiver; prendra-t-il, ne prendra-t-il pas? C'est la question du jour que chacun se pose. Puis entr'autres incidents et particularités comiques, il raconte l'arrivée, en traîne chargée de coffres, du député pour le comté de Berthier, qui venait avec sa femme prendre son siège au Parlement où il comptait trouver une chambre, ayant apportée ses provisions pour la session d'hiver.

"Montréal, dit-il en terminant, est la Capitale commerciale du Canada. Québec est la ville des grands souvenirs de notre histoire."

La Chambre locale à vol d'oiseau lui fournit aussi maintes observations originales faites du haut de la galerie des journalistes d'où l'on écrit "ce que l'on n'a pas toujours entendu". Il y a trois sortes de députés: "Il y a trois catégories de députés, ceux qui parlent, ceux qui écoutent, ceux qui fument, sans compter ceux qui plaisent aux dames et leur rendent les séances agréables..."

"En général, aussitôt qu'un député se lève, un tiers de ses collègues se lèvent en même temps et disparaissent dans la direction du comité de la pipe. Ce comité de la pipe a joui d'une grande renommée. C'était là où, disait-on, au milieu des nuages de fumée, se décidait le sort des ministres. Aujourd'hui, ce n'est plus guère qu'une salle de récréation où les députés déposent le fardeau de leur mandat et oublient leurs électeurs à côté du député qui, avare de ses discours ne parle que dans les comités; il faut placer le député qui présente à chaque session les deux ou trois mêmes bills. Son nom est attaché à certaines questions et personne n'a le droit d'y toucher que lui.

"A la Chambre, il y a la tribune de l'Orateur, le salon de mode, on l'y danse et c'est bien juste. On s'y dispute le cœur des députés et des conseillers législatifs encore verts." Fabre nous confesse: "n'avoir jamais, à son expérience,

rencontré un homme sincère qui lui ait avoué qu'il nourrissait l'envie de se présenter, l'espoir d'être élu."

Il cite même le cas d'un fils malade, avouant à son père inquiet son cas presque désespéré qu'il voulait comme lui être membre de la Chambre locale; conséquence de ce fatal désir né au collège, où l'on vous enseigne à admirer pardessus tout les orateurs. Mais il n'y a pas que les débats et les échos parlementaires qui intéressent cet esprit d'élite toujours en quête d'impressions vécues, les incidents même d'un *déménagement* : "Il y a eu plus de déménagements cette année encore à Québec qu'à l'ordinaire. On voyait circuler d'antiques ménages qui ne sont sortis qu'une fois ou deux depuis leur fondation et qui portent la trace poudreuse d'une existence trop sédentaire."

"Un déménagement, c'est comme une bataille, il y a invariablement des morts et des blessés : ce sont les objets auxquels ont tient le plus qui sont les premiers écopés. Connait-on rien de plus navrant qu'un intérieur étalé au milieu d'une rue. C'est comme si on se promenait son habit à l'envers."

Veut-on être renseigné sur notre état de société (on peut dire de tout temps) l'on ne lira pas sans un intérêt amusé, les remarques piquantes et d'un bon sens pratique qui émaillent "La chasse aux dots", nouvelle qui clot le volume; j'en extrais quelques-unes : "La beauté baisse à ce qu'assurent les femmes d'autrefois, la taille diminue, le teint s'en va, les grands traits se perdent. Il y a trop de dentistes, cela fait tomber les dents de bonne heure !... Les mères habillent leurs filles, non selon leur fortune, mais selon leur vanité. . . . D'ailleurs il n'y a pas de pays au monde où les parents gâtent autant leurs enfants qu'au Canada ; et où en revanche les enfants gâtent moins leurs parents. D'où venaient d'ordinaire les discordes intestines? Répondez: de ce que le mari n'était pas assez riche pour subvenir au goût de luxe et dépenses de sa femme."

Maintenant, Fabre avait la réputation d'être un polémiste redoutable. Avec quelle ironie mordante, il ridiculisait ces gens graves, soi-disant sérieux, qui ne comprenant rien à cette apparente et exquise légèreté de la forme qu'il donnait à ses idées, l'accusaient de manquer de jugement, l'appelaient : *spirituel confrère*.

"Il est certain que dans notre aimable patrie, affirme-t-il, c'est la gravité qui fait le succès. L'homme qui ne rit jamais, arrive à tout."

"Règle générale, quand un jeune homme possède ni le don de la parole, ni l'art d'écrire, ni aucun savoir, ni aucun talent, on proclame qu'il a du jugement et surtout du tact. Celui qui est l'heureux possesseur de ces qualités précieuses peut commettre toutes les sottises. L'étiquette, tact et jugement lui restent attachée au front. On la gravera sur son monument, sur son tombeau de marbre."

"Voilà pourquoi je ne tiens pas du tout, à ce qu'on m'appelle spirituel confrère. Mais n'insistons pas."

C'est surtout dans sa correspondance privée qu'il se révèle tout entier. En effet, grâce à sa vaste expérience des hommes et des choses, il excellait d'un mot à peindre une situation, à faire des rapprochements les des plus inattendus, où toujours l'esprit ne perd jamais ses droits.

De plus, dans ses lettres pleines d'abandon et de franchise, il semble bien connaître le dessous des cartes de la politique canadienne; excellent à démêler l'écheveau des petites intrigues, à prévoir même certain revirement d'opinion, l'avènement ou la chute d'un ministère. Ce qui d'ailleurs ne l'empêchait pas d'écrire à propos d'un de ses confrères, lequel venait de faire un beau geste, en donnant sa démission: "c'est un héros, plutôt qu'un politique."

L'on ne saurait vraiment s'étonner de trouver sous sa plume cette remarque significative et quasi sentimentale. "Madame B. ne sait plus à qui tendre la main, pour qu'on y glisse les secrets délicats qu'une femme bien née cache sous son gant." Car ce galant homme aimait toujours à fréquenter la bonne société, les salons où l'on causait.

Que de jolis traits à la tournure paradoxale, il faudrait citer, mais il faut se borner. Notons en dernière analyse, avec quelle verve intarissable il fait repasser devant nos yeux étonnés et ravis à la fois, les événements de la vie sociale; sait faire revivre les choses du passé, d'un passé qu'on croyait mort, mais qui reparaît sous des formes différentes.

M. FABRE A PARIS

Sans vouloir entrer dans le détail de sa vie politique, disons qu'après avoir été élu député, puis avoir siégé deux sessions durant comme sénateur à Ottawa, il fut nommé au poste enviable de Haut Commissaire à Paris en 1878, charge qu'il a remplie, on sait avec quelle dignité, quel dévouement à la cause des relations plus étroites entre la France et le Canada, au service de laquelle il allait mettre sa plume de journaliste.

Cette œuvre patriotique, on l'a trouvée exprimée, mise en pratique dans la page éditoriale du premier numéro du *Paris-Canada*, journal qu'il fonda et édita jusqu'à la veille, on peut dire, de sa mort; c'est tout un programme; une page magistrale.

"Ce journal, écrit-il, poursuivra un double but: faire connaître le Canada à la France, faire mieux connaître la France au Canada. En effet, s'il est bon pour un pays comme le Canada d'être bien connu en France, de savoir qu'on y suit son développement avec intérêt, il semble aussi qu'il ne sont pas tout à fait indifférent à un pays comme la France d'être bien jugé par un public généreux, confiant et fidèle.

"C'est une tâche patriotique que de ne pas laisser la pensée se méprendre au loin sur le sens des événements ou des opinions et de dégager sans cesse l'idée française, persévérante et souveraine des faits transitoires..."

“Ce serait trop ambitionner que de servir de *trait d'union* entre les deux pays, c'est pourtant quelque chose de ce rôle que, modestement, sans exagérer son efficacité en regrettant au contraire qu'elle ne soit pas plus grande que le *Paris-Canada* cherchera à remplir.”

Aussi, pour être fidèle à la mission qu'il s'était donnée d'établir, on peut dire que ce *trait d'union* entre la France et le Canada, il le fit sous le titre de la *Semaine à Paris, chronique parisienne* avec laquelle alternait celle de la *politique canadienne*, qui attirèrent sur lui les regards des lettrés, tant par l'aisance et la grâce toute françaises du style à la fois naturel et sans recherche que par les vues profondes et pleines d'à-propos où se révélaient tour à tour l'écrivain disert, le penseur consciencieux et l'homme d'état diplomate, averti, autant que spectateur amusé, parfois jugé impartial des événements qui se déroulaient sous ses yeux.

Mais une circonstance heureuse allait permettre à notre compatriote distingué de donner, on peut dire, toute la mesure de son talent d'homme de lettres et d'économiste sagace. Il fut invité comme représentant officiel du Canada à donner une conférence sous les auspices de la *Société des Etudes Maritimes coloniales*, dont je me permets de citer quelques passages, les traits les plus saillants: “Si nous aimons la France, je le confesse, nous redoutons les Parisiens, les Parisiennes. Vous avez trop d'esprit pour nous qui n'en avons guère: cela nous fait peur; nous tremblons de ne pas trouver grâce devant notre hardiesse...”

Lorsque nous causons entre Canadiens, nous causons comme députés, comme orateurs réunis: les discours succèdent aux discours, cela ne tarit pas, tout comme au Palais Bourbon ou au Luxembourg. Il y a des banquets où l'on ne sert que des discours, pas d'autre menu; mais aussitôt que paraît un Parisien, on se tait, on l'observe, on l'écoute. Vous le voyez, je fais en ce moment acte de courage. Aussi vous ne voyez en moi qu'un Français qui vient vous parler d'autres Français.

“Notre paysan,” poursuit-il (en comparaison) “c'est votre ancien paysan, plus émancipé, seulement moins économe; aussi s'accorde-t-il volontiers jusqu'au luxe d'une nombreuse famille. Beaucoup d'enfants, c'est sa gloire; une gloire que le vôtre ne lui envie peut-être pas assez. Cette gloire, il la rêve pour lui-même et (c'est rarement un vain rêve) mais aussi pour les autres.”

Puis il note judicieusement que la Religion et la nationalité se confondent aux yeux des Canadiens à notre époque. Il fait bon trouver dans un peuple, cette foi absolue en Dieu rayonnant sur une foi absolue dans la France.” Autres traits de ressemblance: “Vous retrouveriez aussi chez nous la France moderne, à la vivacité dans nos débats parlementaires, à la véhémence de la polémique de nos journaux, et vous reconnaîtrez aussi que si le sort nous a tenus à l'écart des révolutions qui ont occupé vos loisirs depuis que nous sommes séparés, il nous a façonnés aux habitudes politiques anglaises; nous n'avons pas perdu toutes vos qualités, ni même tous vos défauts.”

“En tous cas, pouvons-nous ajouter, les uns et les autres, qualités ou défauts se complètent, se fondent, on dirait, en un ensemble harmonieux qui établit que nous sommes bien de la même origine et que Français et Canadiens sont de la même race et nourrissent les mêmes aspirations.”

Je regrette, cependant, que le cadre restreint de ce travail me prive d'appuyer plus longuement sur les qualités de l'homme d'Etat et des services signalés que, durant son stage à Paris comme Haut Commissaire, il rendit à cette cause franco-canadienne qui lui était si chère.

Malheureusement, la mort prématurée de son fils qu'il adorait, et les derniers travaux soumièrent sa santé délicate à une trop rude épreuve. A partir de là, il déclina rapidement et le 2 septembre 1904, il s'éteignait doucement, à Versailles, à l'âge de 76 ans, chargé (on peut dire) d'ans et d'honneurs; non loin de ce grand parc, tout plein encore des réminiscences du grand Siècle dont les Classiques avaient formé en lui ce goût des belles-lettres qui furent la passion de sa vie.

J'aime à croire, cependant que cet aimable homme, à l'instar de ces belles et loyales intelligences s'éclairant aux lumières de la Foi, vit venir la mort avec calme et sérénité d'âme, ayant jusqu'au bout rempli sa noble tâche, fidèle aux principes chrétiens qui furent toujours la règle de sa vie.

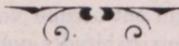
Je suis particulièrement heureux de citer en terminant, l'hommage respectueux que lui rendait, naguère, en mai 1911, au Chateau Ramsay à Montreal, dans un remarquable discours, M. Edouard Montpetit qui l'avait bien connu :

“L'Hon. M. Fabre, disait-il, n'a laissé que des regrets. Tous ceux qui l'ont connu voudront rendre le témoignage de l'extrême variété de son esprit, de sa sympathie, de son accueil et surtout de l'exquise générosité de son cœur, Il était là-bas l'ami des Canadiens. Pas une fête à laquelle il ne prêtât son concours; il présidait avec quel charme et quel éclat les banquets organisés par nous et s'amusait fort de les voir tous tournés à son honneur. . . .

“Bref, il était pour nous tout le Canada, et l'hommage qu'il recevait se doublait chez nous de l'intensité de tous nos souvenirs.”

Puisse ce bel éloge, ajouté à la rapide et bien incomplète esquisse que nous avons tracé de son merveilleux talent d'écrivain et de chroniqueur, aider dans une certaine mesure à perpétuer chez nous le souvenir de son bel esprit et de son patriotisme éclairé, lequel a puissamment contribué et servi à maintenir le véritable trait d'union entre la France et le Canada.

JULES-S. LESAGE.



MARIA CHAPDELAINÉ

Dràme en cinq actes par ALONZO CINQ-MARS et DAMASE POTVIN, d'après le roman de LOUIS HÉMON

(Suite)

ACTE IV

Une veillée chez Azalma Larouche, à Peribonca. Même décor qu'au premier acte. Au lever du rideau, Samuel, Nazaire, Laura et Azalma sont attablés et jouent aux cartes, Samuel jouant avec Azalma, Nazaire avec Laura. Assise un peu de l'écart, Maria tricote en se berçant et en causant avec Eutrope.

SCÈNE PREMIÈRE

SAMUEL, LAURA, AZALMA, NAZAIRE, MARIA, EUTROPE

SAMUEL — Pique atout ?

AZALMA — Non, carreau... Nazaire, joue donc, c'est à ton tour.

LAURA — Ah ! quel jeu bête ! J'ai rien, moins que rien.

AZALMA — Vous autres, les jeunes, regardez-nous donc faire, apprenez à jouer comme il faut.

MARIA — Vous nous avez battus tout à l'heure, mais on peut se reprendre.

SAMUEL — As-tu dessein de retourner à Honfleur à soir, Eutrope ?

EUTROPE — Je pense que oui, il fait beau.

NAZAIRE — Carreau atout, hein ?

LAURA — Bon, v'la la chance qui revient.

NAZAIRE — Tu vas voir, Laura, on va leur faire faire capot.

AZALMA — Mais, joue donc, Nazaire... il est toujours perdu, lui. Il n'est pas tard, ça se pourrait ben qu'il viendrait d'autres veilleux, s'ils savent que vous êtes icitte.

SAMUEL — (*Plus bas*). En parlant de veilleux, savez-vous qui c'est qui est venu l'autre soir, chez nous ?

AZALMA — Je n'ai pas de trèfle... (*Plus bas*). Qui ça ?

SAMUEL — (*bas*). Lorenzo Surprenant... qui est venu veiller... imagine-toi.

AZALMA — Comment ? Lorenzo est encore revenu des États ? Il fait ses voyages dru, il paraît.

SAMUEL — Oui, il est revenu. Tu sais ben, les français qui ont acheté sa terre, l'année passée, eh! ben, il paraît qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas dans le contrat. Il dit qu'il a été obligé de revenir pour voir à ça. Eutrope m'a dit même qu'ils allaient à Roberval ces jours-citte, pour voir le notaire... (*bas, à Azalma, en désignant Maria:*) Quand on dit que ce rôdeux-là fait les yeux doux à Maria...

AZALMA — (*bas à Samuel*). C'est-ti qu'elle aurait oublié François Paradis?

SAMUEL — (*bas à Azalma*). Je pense ben que c'est le curé de la Pipe qui s'est chargé de ça. Elle se tourmentait sans bon sens. Quand j'ai vu ça, je l'ai amenée voir le curé Tremblay... il te l'a sermonnée comme il faut... depuis ce temps-là, elle est ben tranquille... (*baut*). Voyons, qu'est-ce qu'est l'atout? Je ne m'en souviens plus.

NAZAIRE — C'est le cœur... tu n'as pas de cœur, Samuel? Ah! ah! ah!

LAURA — Que c'est donc un beau jeu, hein, Azalma, les Quatre Sept? Ah! qu'on en a donc joué des parties autrefois, à St-Prime.

AZALMA — Moi, j'aime encore mieux le pitro... je pense ben que c'est encore plus animant.

NAZAIRE — Le mieux de tout ça, c'est le bluff... avec des pommes ou avec des allumettes... je vous assure que, des fois, on vous en claque des veillées de bluff, icitte, à Péribonca...

AZALMA — Oui, pour ce que t'es chanceux!

SAMUEL — Vous me parlez d'un homme qui veut faire faire capot aux autres... (*On entend au loin un long coup de sifflet de bateau à vapeur.*)

LAURA — Hein! hein! qu'est-ce que c'est que ça?

AZALMA — C'est le bateau de Roberval qui arrive... Il repart tout de suite demain matin...

NAZAIRE — Oui, on est dans une place civilisée, icitte, on a le bateau... on voit du monde...

SAMUEL — Attends, attends, quand les chars passeront dans le haut du lac, c'est pas à Péribonca qu'ils passeront, c'est à Honfleur, et c'est chez nous que vous viendrez les prendre, vous autres. (*On frappe à la porte.*)

AZALMA — Entrez!

LAURA — Tiens, Maria, je te disais ben qu'il viendrait quelqu'un.

SCENE II

*Les mêmes, plus EPHREM SURPRENANT, LORENZO SURPENANT
et VERNIER*

EPHREM — Bonjour, la compagnie! (*Il entre, suivi de Lorenzo et de Vernier. Les joueurs de cartes et Maria se lèvent.*)

EUTROPE — (à part.) Encore lui!

AZALMA — Ben, dites-moi donc, d'où est-ce que vous sortez, vous autres?

MARIA — (toute réjouie maintenant.) Mais, ils viennent d'Honfleur, Azalma?

EPHREM — Mais oui, mais oui,... d'Honfleur, même qu'on a passé par chez vous, Samuel, et qu'on a trouvé les garçons tout seuls. Ils nous ont dit que vous étiez venus veiller icitte... c'es un adon, puisqu'on s'en venait justement à Péribonca pour prendre le bateau.

LORENZO — (observant Maria.) Et, vous savez, je ne voulais pas partir sans venir vous saluer.

MARIA — Ah! vous partez?... vous partez?...

EPHREM — Oui, Lorenzo s'est décidé tout d'un coup...

LORENZO — Les affaires sont finies; il ne me reste plus qu'à aller signer un papier chez le notaire.

EPHREM — Et puis, vous savez, on a fait adonner ça pour aller justement voir le notaire en passant à Roberval. De même, Lorenzo, qui va prendre ses chars à Roberval, n'aura pas la peine de revenir... Ah! j'oubliais, vous connaissez pas M. Vernier?... C'est lui qui a la terre à Lorenzo. (Echange de salutations.)

MARIA — Et, comme ça, vous prenez le bateau demain matin?

LORENZO — Oui... il arrive justement, le bateau.

MARIA — Nous venons de l'entendre crier.

AZALMA — (approchant des chaises.) Mais, asseyez-vous donc! Y a pas de nouveau au village d'Honfleur? (Lorenzo et Maria s'assoient à l'avant-scène. Eutrope reste seul, embarrassé.) Icitte, c'est ben tranquille, comme vous voyez.

EPHREM — A Honfleur aussi, allez... on commence à se préparer pour les foins.

NAZAIRE — Y est-ti beau le foin, chez vous?

EPHREM — Oh!... comme ça... il y en a pas mal, mais il n'est pas long. T'en as une belle pièce toi, Samuel, au bord de la route, on a vu ça en passant... hein! Lorenzo?

LORENZO — Oui, en effet, c'est du beau foin.

VERNIER — Je crois bien, que c'est du beau foin... une belle prairie!...

SAMUEL — (à Vernier). Alors, comme ça, vous v'là habitant?... comment ce que vous aimez le pays?

VERNIER — (Tout le monde prête attention.) C'est un beau pays, neuf, vaste... il y a bien des mouches en été et les hivers sont pénibles, mais je suppose qu'on s'y habitue à la longue...

SAMUEL — Ben sûr. Et puis, vos garçons?

VERNIER — Je crois que mes fils s'habitueront plus difficilement que moi...

SAMUEL — Dans votre pays, avant de venir icitte, vous étiez cultivateur aussi?

VERNIER — Non.

SAMUEL — Alors, quel métier que vous faisiez ?

VERNIER — (*après un moment d'hésitation.*) Moi... j'étais accordeur. . .
accordeur de pianos.

SAMUEL — Puis, vos garçons ?

VERNIER — Mes deux fils étaient employés, Edouard dans un bureau, et Pierre dans un magasin.

SAMUEL — Ah!...

LORENZO — (*l'air entendu.*) Vous savez.... accordeur de pianos; oui, c'est ça; il y en a beaucoup aux Etats.

SAMUEL — (*lentement.*) Accordeur de pianos... et, c'est-ti un bon métier ça ? Gagniez-vous de bonnes gages?... pas trop bonnes, hein ?

VERNIER — (*embarrassé.*) Raisonables.

SAMUEL — Mais, de même, vous êtes ben instruit vous, et vos garçons aussi, je suppose; vous savez lire et écrire ? et le calcul, hein?... moi, je sais pas lire. C'est ben de valeur à dire, mais je sais pas lire. Les enfants le savent, par exemple, et Laura aussi, un peu.

NAZAIRE — Moi, je sais ni lire, ni écrire.

VERNIER — (*avec un geste d'indulgence.*) Bah! pour ce que cela sert par ici.

SAMUEL — Alors, sans vous offenser, vous étiez pas capable de vivre comme il faut avec vos métiers, par là-bas?... A cause, donc, que vous êtes venus par icitte ?

VERNIER — (*s'échauffant enfin.*) Pourquoi ? Ah! allez le demander à vos agents en France, à ceux qui viennent nous chercher, nous, qui sommes lassés du trottoir et du pavé, et de l'air pauvre de nos villes ! C'est vrai, quelques fois, il nous prend comme une révolte contre la perspective sans fin d'une existence asservie. Et, c'est alors que la parole émouvante, entendue par hasard, d'un de vos conférenciers prêchant sans risque l'Évangile de l'énergie et de l'initiative, de la vie saine et libre sur le sol fécondé, nous entraîne à quitter cette vie des villes...

SAMUEL — C'est vrai qu'on ne doit pas toujours être heureux dans les villes. Tout est cher... on est enfermé... (*Un silence.*) Vous figuriez-vous ça comme c'est par icitte?... le pays?... la vie?...

VERNIER — (*énergique, mais à voix basse.*) Pas tout à fait, non, pas tout à fait.

EPHREM — Ah! le fait est que c'est dur icitte, c'est dur, des fois.

LAURA — (*encourageante.*) Ah! vous savez, ça force, ça force au commencement, quand on est pas accoutumé; mais, vous verrez, avant longtemps, quand votre terre sera pas mal avancée,... vous ferez une belle vie.

NAZAIRE — C'est drôle quand même, comme chacun a de la misère à se contenter. En v'là un qui est venu de ben loin pour s'établir par icitte et cul-

tiver, et moi, je suis toujours à me dire qu'il doit y avoir rien de plus plaisant que d'être tranquillement assis dans un office, toute la journée, ben chauffé en hiver, et à la fraîche en été.

MARIA — Chacun son idée.

EUTROPE — Il y en a qui aiment mieux aller s'échiner aux Etats, par exemple.

LORENZO — Et, ils s'échinent moins que vous le faites par icitte. Chacun son idée, comme mamzelle Mar a vient de le dire.

EPHREM — (*avec un gros rire.*) Et, ton idée, à toi, ce n'était point de rester à Honfleur, à suer sur les chousses?

LORENZO — C'est vrai, et je ne m'en cache pas, ça ne m'aurait pas adonné. Ce monsieur-là a acheté ma terre; c'est une bonne terre, personne ne peut trouver à redire; il avait dessein d'en acheter une et je lui ai vendu la mienne. Mais, pour moi, je me trouve ben là où je suis et je n'aurais pas voulu revenir.

EUTROPE — C'est vrai, qu'il lui a vendu pas mal cher, sa terre... pour ce qu'elle valait.

LORENZO — M. Vernier connaît la valeur d'une terre. Pas vrai, M. Vernier?

VERNIER — Je suis convaincu que c'est une bonne terre.

EUTROPE — Il faut dire que, sur une bonne terre, il faut des bons habitants.

LORENZO — Veux-tu dire que je n'étais pas capable de la cultiver?

EUTROPE — Faut croire, puisque t'es parti.

LORENZO — Je suis parti parce que ça faisait mon affaire.

LAURA — Pourtant, il n'y a pas de plus belle vie que la vie d'un habitant, qui a de la santé, et point de dettes. On est libre; on a point de boss; on a des animaux; quand on travaille, c'est du profit pour nous autres... Ah! c'est beau!

LORENZO — C'est de les entendre tous dire ça: on est libre, on est son maître! Et vous avez l'air de prendre en pitié ceux qui travaillent dans les manufactures parce qu'ils ont un boss et qu'il faut lui obéir! (*Se levant et s'échauffant.*) Libre?. sur la terre?... allons donc! Je vous dis qu'il n'y a pas d'homme dans le monde qui soit moins libre qu'un habitant! quand vous parlez d'habitants qui ont bien réussi, qui sont ben gréyés de tout ce qu'il faut sur une terre et qui ont eu plus de chance que les autres, vous dites: "Ah! ils font une belle vie, ils sont à l'aise, ils ont de beaux animaux". Ca n'est pas ça qu'il faudrait dire. La vérité, c'est que ce n'est pas eux autres qui sont maîtres de leurs animaux, mais c'est les animaux qui sont leurs maîtres. Il n'y a pas de boss au monde plus bête qu'un animal qu'on aime! Quasiment tous les jours, vos animaux vous causent du tourment, ou vous font du mal. Des fois, c'est un cheval à l'épouvante qui brise vos voitures ou un autre qui vous rue pendant que vous le soignez; une autre fois, c'est une vache qui a coutume d'être douce et qui se met à répandre la chaudière, à cause des mouches, pendant qu'on la tire! Combien d'animaux qui ont estropié ou même tué leurs maîtres?... Je sais ce que c'est, moi; j'ai été élevé sur une terre; et vous autres, les habitants, vous le savez aussi. On a

travaillé fort tout l'après-midi, on rentre à la maison pour souper, pour se reposer un peu; eh! ben, on est à peine à table qu'un enfant arrive en criant: "Les vaches ont sauté la clôture!" ou bien: V'là les moutons dans le grain!" Tout le monde se lève et part à courir en pensant à l'avoine ou à l'orge qu'on a eu tant de mal à faire pousser et que ces maudits animaux sont en train de gaspiller. Les hommes courent avec des bâtons, tout essoufflés; les femmes se lamentent. Et puis, quand on a réussi à mettre les moutons ou les vaches dans leurs clos ou à relever les clôtures et qu'on rentre ben restés, on trouve la soupe refroidie, ou pleine de mouches... Et, des fois, le chat a traîné la viande sous la table; a ors, on mange n'importe quoi. Je vous dis que c'est les animaux qui sont vos maîtres. Vous les soignez, vous les nettoyez, vous ramassez leur fumier... c'est vous autres qui les faites vivre, à force de travailler. C'e t comme ça, et il n'y a pas moyen que ça change. Vous savez ben que vous ne pouvez pas vous passer de vos animaux; sans animaux, on ne peut pas vivre sur une terre... Mais quand même on pourrait s'en passer... vous auriez encore d'autres maîtres: Des fois, c'est l'été qui commence trop tard ou bien qui finit trop de bonne heure; d'autres fois, c'est la sécheresse; d'autres fois, c'est la pluie... Dans les villes, on se moque pas mal de tout ça, mais ici, vous n'avez pas de défense contre ça, sans compter le froid, les mauvais chemins et de vivre tout seuls, loin de tout, sans agrément. C'est de la misère, de la misère, de la misère d'un bout de l'année à l'autre. (*Durant ce monologue, Eutrope dédaigneux d'abord, s'impatiente de plus en plus.*)

SAMUEL — (*lentement.*) Je suppose que c'est avec des belles paroles comme ça que t'as manqué débaucher mon Ti-Bé, qui ne parlait plus rien que des Etats quand t'es venu l'année passée. Tu viens de dire qu'on se moque de nous autres dans les villes...

LORENZO — (*vivement.*) Je n'ai pas dit ça!

EUTROPE — (*avec feu.*) Tu te moques de la terre, c'est la même chose... Qu'est-ce que vous mangeriez, dans les villes, sans la terre, sans les habitants, sans nous autres?

VERNIER — M. Surprenant ne m'a pas parlé comme ça quand il m'a vendu sa terre.

SAMUEL — Oui en v'là un bel encouragement pour ce Monsieur qui a acheté ta terre. Si t'aimes pas ça, toi, la terre, c'est ton affaire; mais laisse faire les autres qui l'aiment, ou ben qui veulent l'aimer. (*Regard sympathique à Vernier.*)

EUTROPE — Oui, laisse-nous faire, au moins.

LORENZO — C'est comme je disais tantôt, chacun son idée. M. Vernier est venu ici pour acheter une terre. Je lui ai vendu la mienne qui vaut autant que les autres. Il est venu icitte pour cultiver, je lui souhaite ben du succès; mais je garde mes idées...

EUTROPE — Eh! ben, garde-les pour toi, tes idées.

SAMUEL — On sait ben, c'est pas toujours rose icitte, et je le sais...

MARIA — Oui, c'est pas toujours rose, il y a de l'ennui souvent.

SAMUEL — Mais c'est-il aussi couleur de rose que ça, dans les villes? Parle franchement, Lorenzo... Il y a toujours de l'ouvrage icitte. Qu'on le veuille ou qu'on le veuille pas, ça commande. Peux-tu en dire autant dans les villes? Vous avez pas les grèves, là? Et pis le chômage, et pis les maladies, et pis les catastrophes, et pis toute? Je te dis, Lorenzo, que t'as tort de parler comme ça. C'est pas correct.

LAURA — Oui, Lorenzo, c'est vrai ce que Samuel dit là, c'est pas correct. Moi, c'est vrai que j'aime mieux les vieilles paroisses que les cantons, mais les villes, j'aime pas ça. Même quand je vas à Roberval, je m'ennuie. Je te le répète, il y a pas de plus belle vie que la vie d'un habitant qu'a une bonne terre.

LORENZO — Pas dans ce pays-citte, Madame Chapdelaine, pas dans ce pays-citte. Vous êtes trop loin vers le nord; l'été est trop court; le grain n'a pas eu le temps de pousser que déjà les froids arrivent. Quand je remonte par icitte, à chaque voyage, en venant des Etats, et que je vois des petites maisons éparpillées à la lisière du bois et qui ont l'air d'avoir peur... batêche! je me sens tout découragé pour vous autres, moi qui ne reste plus icitte. (*Regard intéressé à Maria.*) Et j'en suis à me demander comment ça se fait que tous les gens d'icitte ne sont pas partis voilà longtemps pour aller vivre dans des places moins dures, où on trouve tout ce qu'il faut pour faire une belle vie et où on peut sortir l'hiver sans avoir peur de mourir...

MARIA — (*tressaillant, à part.*) C'est ben que trop vrai.

EPHREM — (*aimant à changer de propos.*) Dites donc, c'est pas ni ci, ni ça; mais quand on est entré, vous étiez en train de jouer aux cartes... Continuez donc votre partie; vous ne l'aviez pas finie?

AZALMA — Oh, ça ne fait rien.

EPHREM — Finissez-la, finissez-la. M. Vernier et moi, on va vous regarder jouer et je m'en vais lui expliquer ce que c'est que le jeu des Quatre-Sept. Je suis certain qu'il n'a jamais joué ce jeu-là, en France.

VERNIER — Non, mais on m'a dit que c'est un jeu bien intéressant.

EPHREM — Allons, continuez votre partie, vous autres. (*Les quatre joueurs retournent à leur place. Ephrem et Vernier s'installent pour les regarder. Maria et Lorenzo restent à leur place, à l'avant-scène et Eutrope reste seul, embarrassé, puis s'approche de la table.*)

SAMUEL — Oui, oui, si on continuait notre partie; j'aime mieux ça... On n'a rien que deux brasses de faites, il me semble... (*à Nazaire*). Es-tu toujours décidé de nous faire faire capot?

NAZAIRE — Ben sur! (*Pendant que les joueurs s'animent, Lorenzo parle d'abord à voix basse à Maria, puis plus haut à mesure que les joueurs s'échauffent.*)

LORENZO — Comme vous voyez, je me suis décidé à partir tout de suite...

ça fait déjà pas mal longtemps que je suis par icitte et mes affaires sont finies... J'aurais ben voulu vous voir plus souvent... Et, tenez, voulez-vous savoir? C'est pour vous, Mademoiselle Maria, que je suis revenu...

MARIA — Pour moi? (*Eutrope les regarde à la dérobée.*)

LORENZO — Oui, pour vous, et j'aurais bien dû vous dire plus tôt tout ce que j'ai à vous dire... c'est pour vous que je suis revenu de près de Boston jusqu'ici; trois jours de voyage! Les affaires que j'avais, j'aurais pu les faire par lettre. Et c'est pour vous aussi que j'ai parlé comme je viens de le faire... Je voudrais tant vous éviter les misères de par icitte... Ah! si vous saviez, Mademoiselle Maria, la différence qu'il y a entre la vie que l'on mène par icitte et celle de par là-bas!... aux Etats! Vous n'en connaissez pas grand'chose, vous, de la vie des villes. Vous n'avez jamais été plus loin que Roberval... Il y a une différence, allez, avec la grande ville où je reste...

AZALMA — Je pense que tu triches, Nazaire.

NAZAIRE — Tu t'imagines ça.

LORENZO — ...Oui, une différence, ... si vous voyiez les beaux théâtres où l'on peut entrer pour un nickel, cinq cents, et rester deux heures à rire... des cirques comme il n'en viendra jamais à Roberval... les grands magasins où l'on peut acheter tout à meilleur marché qu'à Roberval ou même à Québec... et un tas d'autres agréments... Vous n'aimeriez pas voir ça?

EUTROPE — (*vivement.*) Ouais!

LORENZO — Quoi donc? (*étonnement des joueurs de cartes.*)

EUTROPE — C'est rien, continuez.

LORENZO — Ecoutez, Mademoiselle Maria, la première fois que je vous ai vue, vous ne vous êtes pas aperçue de quelque chose?... (*Un silence.*) J'ai connu ben des filles ben smartes, aux Etats, mais je n'en ai jamais rencontré, ni à Lowell, ni à Boston, ni ailleurs, qui me faisaient plaisir à voir comme vous, Mademoiselle Maria... (*Un silence.*)

EPHREM — (*à Vernier.*) Comment ce que vous trouvez ça, ce jeu-là?

VERNIER — Je crois commencer à comprendre un peu. Ça m'a l'air très attrayant.

EPHREM — Voyez-vous là, c'est Samuel qui a le dessus.

NAZAIRE — Pas tant que ça! Tu vas voir tantôt, attends... c'est pas fini.

LORENZO — Après que j'ai été retourné là-bas, l'année passée, je pensais à vous dix fois par jour, je me disais que peut-être bien quelque malavenant d'habitant allait venir vous demander en mariage; et chaque fois, ça me faisait froid dans le dos... Je ne pouvais me faire à ça... Je vous le repète, c'est pour vous que je suis revenu cette année, Maria. Je n'avais pas besoin de venir, j'aurais pu régler ces affaires-là par lettre ou bien mon oncle Ephrem aurait bien pu les régler pour moi. C'est pour vous, Maria, encore une fois, que je suis revenu, pour vous dire ce que j'avais à vous dire et pour savoir ce que vous me répondriez...

AZALMA — (*se tournant vers Lorenzo et Maria.*) Allons, les jeunes, préparez-vous à venir remplacer Nazaire et Laura qui sont en train de faire capot...

NAZAIRE — C'est ce qu'on va voir!

EUTROPE — Il a dû oublier les Quatre-Sept, lui?

LORENZO — Pas tout à fait. (*à Maria.*) Si ça vous fait plaisir, tantôt, nous pourrions bien jouer une partie ensemble?

MARIA — Ça me le dit pas beaucoup de jouer aux cartes, à soir...

LORENZO — (*poursuivant son entretien avec Maria.*) C'est pas une place pour vous icitte, Maria... Le pays est trop dur... le travail est trop dur aussi... On se fait mourir rien que pour gagner son pain. Par là-bas, dans les factoreries, travaillant et smart comme vous êtes, vous auriez bientôt fait de gagner quasiment autant que moi... Mais, vous n'auriez pas besoin de travailler, vous savez, si... si vous étiez ma femme... (*Maria tressaille.*)

EPHREM — (*à Vernier.*) Avez-vous des jeux qui ressemblent à ça, par chez vous?

VERNIER — Je dois avouer que je ne connais pas beaucoup les cartes... Je jouais le piquet.

EPHREM — Le piquet!... Ah! Ah!, un drôle de nom pour un jeu de cartes! (*à Nazaire.*) Tu connais ça, toi, Nazaire, le piquet?

NAZAIRE — (*distrain.*) Quel piquet?

SAMUEL — Moi, je connais rien que les piquets de mes clôtures! (*Gros rire général.*)

LORENZO — Je gagne assez pour deux, Maria, et nous ferions une belle vie; vous auriez de belles toilettes, comme il convient à une jolie fille comme vous; vous seriez toujours swell; on aurait un beau flat dans une grande maison en briques; en plein dans le centre de la ville, avec le gaz, l'eau chaude, la lumière électrique, toutes sortes de commodités... vous n'avez pas d'idée de ça, qui vous épargneraient du trouble et de la misère à chaque instant. Et, puis, ne pensez pas qu'il y a rien que des anglais par là; je connais beaucoup de familles canadiennes qui travaillent comme moi, ou bien qui ont des magasins. On a notre église, avec un prêtre canadien; un ancien vicaire de St-Hyacinthe... On a du théâtre en français souvent... je vous dis que vous ne vous ennuieriez pas...

SAMUEL — Bon! on commence la dernière brasse... T'as besoin de te planter, Nazaire. Tu sais ce qui t'attend... prends garde à tes culottes! (*Gros rire général.*)

NAZAIRE — Ça m'est jamais arrivé et pis c'est pas avec toi que ça m'arrivera..

SAMUEL — Prends garde quand même, Nazaire, sois prudent!

LORENZO — ... Enfin, je ne sais pas quoi vous dire, Maria... C'est vrai que vous ne pouvez pas vous figurer comment ce que c'est ailleurs, parce que vous avez toujours resté par icitte. Je ne suis pas capable de vous le faire comprendre rien qu'en parlant... Mais... je vous aime, Maria, je vous aime; je gagne de

bonnes gages et je ne prends pas un coup jamais. Si vous voulez bien être ma femme, comme je vous le demande, je vous assure que vous ferez un règne heureux avec moi... (*Maria regarde évasivement les joueurs, puis au dehors*)... Vous ne voulez pas, Maria?... Vous n'avez pas d'amitié pour moi, donc?... Ou bien c'est-il que vous ne pouvez pas vous décider encore?... (*Un silence, Lorenzo reprend plus vite.*) Vous n'avez pas besoin de dire oui tout de suite, Maria; il n'y a pas guère longtemps que vous me connaissez, je comprends ça... Seulement, pensez à ce que je vous ai dit... Je reviendrai, Maria, quand vous le voudrez... C'est un grand voyage, et qui coûte cher, mais je reviendrai pareil. Et si vous pensez assez, vous verrez qu'il n'y a pas un seul garçon par icitte avec qui vous pourriez faire un règne comme vous ferez avec moi, parce qu'on vivra comme du monde au lieu de nous morfondre à soigner des animaux et à piocher dans de la terre neuve... Je vous écrirai... voulez-vous?..

MARIA — (*faiblement.*) Oui.

SAMUEL ET AZALMA — (*criant ensemble.*) Capot! Capot! Capot!

SAMUEL — Attrape, Nazaire! Qu'est-ce que je t'avais dit?

NAZAIRE — Oui, mais j'ai toujours pas fait ce que tu voulais me faire faire tantôt. (*Rires. On se lève de table.*)

AZALMA — (*à Samuel.*) Est-ce qu'on joue encore une partie? (*à Nazaire et à Laura.*) Décollez, vous autres, les perdeux! D'autres meilleurs! (*à Ephrem.*) Joues-tu, Ephrem?

EPHREM — Si M. Vernier....

VERNIER — Ah! je vous assure que je ne connais pas encore suffisamment le jeu.

EPHREM — (*désignant Lorenzo et Maria.*) Faites donc jouer les jeunesses.

EUTROPE — Venez-vous jouer une partie avec moi, Maria?

MARIA — Non, merci, je ne tiens pas à jouer aux cartes à soir.

EUTROPE — Vous aimeriez peut-être mieux jouer avec Lorenzo? C'est dommage qu'il ne sache pas jouer.

LORENZO — Dis-moi donc ce que tu me veux, toi? Eutrope? C'est-il la chicane que tu veux? C'est pourtant pas la place.

EUTROPE — Je veux? je veux? mais je veux que tu te mêles de tes affaires. Je me demande ce que tu viens faire icitte. T'es parti du pays parce que t'es pas capable de cultiver. Pourquoi venir nous faire des leçons icitte? J'ai ça sur le cœur, moi, ce que tu nous as chanté tantôt contre la terre. Puisque t'es parti, reste donc là-bas et ne viens donc plus jamais icitte pour essayer de nous décourager. On est tranquille icitte, on est content. Tout le monde aime la terre, par icitte. Si tu ne l'aimes pas, toi, reste donc chez vous. D'abord, venez-tu que je te dise, t'es rien qu'un sans-cœur.

LORENZO — (*bondissant, il va pour se jeter sur Eutrope.*)

Tous 'es joueurs se lèvent précipitamment, et Samuel s'interpose entre Eutrope et Lorenzo.

SAMUEL — Voyons, voyons, les jeunesses, vous êtes pas pour vous battre icitte, je suppose? Prends sur toi, Eutrope.

LORENZO — Je me demande qu'est-ce que c'est qui lui a pris, lui, comme ça, tout d'un coup.

EUTROPE — Il m'a pris... Il m'a pris, que tu me tombes sur les nerfs!

LAURA — C'est pas une raison pour vous chicaner, pis vous battre surtout.

EPHREM — C'est ben de valeur que ça soit arrivé, ça. On faisait une si belle veillée... (*Souriant.*) C'est ben toujours les jeunesses... ça prend feu...

LAURA — D'ailleurs, je pense qu'il est pas mal tard. On va partir...

AZALMA — Comment?... mais vous couchez icitte, vous autres!...

SAMUEL — Je sais pas trop...

AZALMA — Mais oui! mais oui!

EPHREM — Ah! ben, nous autres, on va vous laisser. Vous savez que, M. Vernier et Lorenzo, il faut qu'ils prennent le bateau de bonne heure demain matin pour Roberval...

SAMUEL — (*à Vernier.*) Bon, asteur qu'on se connaît, j'espère ben qu'on va se revoir plus souvent. C'est pas ben loin des chûtes, à Honfleur... Et pis tâchez de ne pas vous décourager... On sait ben, c'est dur pour commencer; mais ça va venir vite; ayez pas peur, vous aurez de l'agrément plus tard. .

VERNIER — Oh! je n'ai pas encore désespéré!

EPHREM — Allons, bonsoir, tout le monde. (*Il prend son chapeau.*)

NAZAIRE — Je m'en vas faire un bout avec vous autres, si vous voulez ben... (*Il prend son chapeau.*)

VERNIER — (*Prenant aussi son chapeau que lui tend Azalma.*) Au revoir, M. et Madame Chapdelaine. J'irai sûrement vous voir bientôt; j'ai des renseignements à vous demander, M. Chapdelaine.

SAMUEL — C'est ça, c'est ça, venez tant que vous voudrez.

VERNIER — Bonsoir, Madame Larouche. (*à Maria*) Bonsoir, Mademoiselle. (*Maria salue.*)

LORENZO — Comme je pars demain, je vais vous souhaiter le bonsoir pour tout de bon.

AZALMA — Tu ne sais pas quand est-ce que tu vas revenir, Lorenzo?

LORENZO — (*après un regard discret à Maria.*) Je n'en sais rien, Madame Larouche, je n'en sais rien... Au revoir, donc. (*Passant près de Maria, et plus tendrement.*) Au revoir, Mademoiselle Maria.

MARIA — (*Timidement.*) Au revoir, Monsieur.

EPHREM — Allons, les jeunesses, sans rancune, donnez-vous la main... Vous vous reverrez peut-être ben jamais... (*Lorenzo regarde Eutrope, qui est resté sombre, renfrogné, à l'avant-scène. Il s'approche et lui tend la main. Eutrope hésite un instant, puis subitement donne à Lorenzo un brusque coup de main. Echange final de bonsoirs. Ephrem, Lorenzo, Vernier et Nazaire sortent.*)

SCENE III

SAMUEL, LAURA, MARIA, AZALMA, EUTROPE

SAMUEL — Comme ça, tû retournes à Honfleur à soir, Eutrope?

EUTROPE — Ah! oui. J'ai une grosse journée à faire demain et il faut que je me lève de grand matin. Bonsoir, tout le monde. (*Echange de bonsoirs.*)

SCENE IV

SAMUEL, LAURA, MARIA, AZALMA

*(Maria est debout à la fenêtre et regarde au dehors, songeuse.)*AZALMA — (*Bas, à Laura et à Samuel.*) Qu'est-ce que vous en pensez, vous autres, de Lorenzo?SAMUEL — (*bas.*) Au fond, je trouve qu'Eutrope avait ben raison. Ca m'a ben fatigué, à soir, de le voir avec Maria... J'ai laissé faire parce que je savais qu'il s'en allait loin... Il est parti, tant mieux. J'suis ben content. A peine de retourner voir le curé de la Pipe!...LAURA — (*fort, pour être entendue de Maria.*) Non, mais avez-vous jamais vu un ingrat pareil, parler comme ça de la terre où il a été élevé, d'une mère qui l'a nourri? (*Maria se tourne vers eux.*)

SAMUEL — Oui, l'ingrat!... Tout ce qu'il a dit, c'est rien que des bêtises!

MARIA — (*Tranquillement.*) Moi... je trouve pas...SAMUEL — (*Consterné.*) Hein?LAURA — (*même jeu.*) Maria! (*Maria s'est retournée de nouveau et regarde au dehors, par la fenêtre. Laura, Samuel et Azalma se regardent consternés tandis que le rideau tombe.*)

RIDEAU

(Le cinquième et dernier acte sera publié dans le prochain numéro du Terroir)

A TRAVERS LES MILLE-ILES

D'une limpidité remarquable, les eaux douces du lac Ontario, (1) avant de se déverser dans le Saint-Laurent, se ramifient en une infinité de branches et coulent lentement en embrassant les innombrables îles (2) et îlots qui jalonnent un parcours d'une quarantaine de milles de longueur, entre Kingston et Prescott, sur la rive canadienne.

Une partie de ces îles appartiennent à l'Etat de New-York, puisque la ligne de démarcation, entre la république voisine et le Canada, partage en parties égales la rivière Niagara, le lac Ontario et le St-Laurent jusqu'à Cornwall.

La cité de Kingston, ou, comme on l'appelle parfois, la cité de Calcaire (3), au pied du lac Ontario, à l'embouchure de la rivière Cataracoui et à l'extrémité de la Baie de Quinté, est remarquable à bien des points de vue. Pour nous, ce sont les souvenirs historiques qui se rattachent à son site qui nous la font estimer davantage. En effet, c'est à cet endroit que Frontenac fit élever en 1672, un fort—le fort Frontenac et, plus tard, Cataracoui—pour favoriser le commerce avec les sauvages de l'Ouest—commerce que les Anglais de la Nouvelle-Hollande voulaient attirer vers eux—et apposer une barrière aux farouches Iroquois qui menaçaient de se rendre à Montréal et à Québec pour y détruire les établissements des Français.

Il y a encore, à Kingston (4), des vestiges du fort Cataracoui.

1—Le lit de ce lac s'enfonce à une profondeur qui varie entre cinq à sept cents pieds.

2—Les plus étendues sont celles de Wolfe, de Howe et de Grindstone.

3—Elle a été surnommée ainsi parce qu'elle est assise sur une base de calcaire et et aussi parce que la plupart de ses grands édifices publics sont construits de cette pierre.

4—Nous détachons d'un récent numéro du "Daily British Whig", de Kingston, ce qui suit, au sujet de cette ville:

L'entrée des casernes porte, au sommet de son arc, cette inscription française "Tête du Pont". Ici et là, tout autour de la ville, sur des élévations plutôt modestes, saillent de nombreuses fortifications. Les plus remarquables sont le fort Henry et les tours Martello dont l'une, comme un récif, jaillit au milieu du port. Sur une péninsule qui s'avance dans le lac, s'élève le *Royal Military College* —dont les grandes lignes architecturales ressemblent comme un

" Il y a près de deux siècles et demi, en 1673, l'énergique comte de Frontenac dans ses courses jusqu'aux Grands Lacs constata avec regret que les Anglais s'emparaient du commerce de fourrures de la Nouvelle-France. Ce vieux soldat tranchait toutes les difficultés avec son épée. Peu après le point du jour du 13 juillet 1673, il arriva au village indien de Cataracoui avec une flotte imposante de quatre lignes de canots, suivi de deux bateaux magnifiquement peints et d'une arrière-garde de quelques canots de plus. En tout, 120 vaisseaux. Les forces des Français, y compris un détachement d'Indiens amis, étaient d'environ quatre cents hommes. Ils furent abordés, dans le fleuve, par un canot portant les principaux chefs Iroquois qui avaient permis l'érection d'un fort à Cataracoui et qui venaient maintenant témoigner de leurs respects au gouverneur français.

Le fort—une simple cabane de fortes dimensions faite de troncs d'arbres et entourée d'une palissade—fut construit et de Frontenac retourna en France, peu après, convaincu qu'une barrière empêcherait à tout jamais les Anglais de pénétrer dans la Nouvelle-France. Il désigna, pour le remplacer, son lieutenant, rêveur incontrôlable, de La Salle, l'homme qui, en remontant le Saint-Laurent, en amont de Montréal, pensait se rendre jusqu'en Chine. Rendu à une quinzaine de milles plus haut, il dût s'arrêter et retourner sur ses pas, à cause du rapide de Lachine, surnom donné uniquement pour rappeler la Chine que La Salle pensait d'atteindre par cette voie.

La Salle se servit comme de pied à terre du Fort Frontenac pendant ses explorations du Mississipi. Son successeur, M. de Denonville, fit massacrer plusieurs chefs Indiens par des méthodes plutôt perfides. Les tribus auxquels ces chefs appartenaient, pour se venger, détruisirent le fort et tous ceux qui étaient à l'intérieur. Durant ce temps-là, de Frontenac était revenu et il reconstruisit le fort, le faisant beaucoup plus résistant qu'auparavant. Après ceci, le petit établissement de Cataracoui mena des jours paisibles jusqu'en 1758, quand il fut pris par le colonel Bradstreet avec trois cents hommes et onze canons. Le fort que défendaient alors les Français, à cette époque, reposait sur le site occupé aujourd'hui par les casernes de la "Tête du Pont". La batterie anglaise était montée sur le site du carré du marché actuel près de l'hôtel de ville.

Après cette période orageuse, Kingston resta dans un état stagnant jusqu'à ce qu'il fût établi, de façon permanente par un parti de Loyalistes de l'Empire-Uni (*United Empire Loyalists*), à la fin de la guerre de l'Indépendance américaine. Graduellement, ce village acquit une certaine importance dans le Nouveau-Canada. Les cabanes faites de troncs d'arbres furent remplacées par des constructions solides en calcaire gris, lequel abonde dans ce district. Le gouvernement y construisit un petit moulin à farine en 1772. Finalement, Kingston fut choisie comme poste de garnison pour les troupes anglaises.

frère au palais législatif de Québec—institution célèbre où ont été formés la plupart des officiers d'état-major qui se sont couverts de gloire et ont fait briller au loin le nom du Canada, au cours de la dernière guerre (1).

Mais ce qui fait surtout la renommée et la vogue de Kingston,

Mais la ville n'avait pas fini ses jours d'angoisses et d'orages. La guerre des Etats-Unis de 1812 la jeta de nouveau dans la tourmente. Les chantiers maritimes du gouvernement étaient situés sur la péninsule, en face de la ville, où s'élève aujourd'hui le "Royal Military College". Il y avait alors de gros navires de guerre, en bois, noirs et blancs, ancrés sur toute l'étendue du port. Le fort Henry avait remplacé le fort Frontenac. Jusqu'à ce jour, la cité a conservé quelque chose de son aspect militaire de l'ancien temps, ce qui n'est qu'un point, en particulier, la distinguant des autres centres canadiens.

Il y a déjà longtemps que Kingston a été reconnue comme ayant un bel avenir devant elle. En 1795, un visiteur d'Angleterre écrivit pour suggérer que cette ville fût désignée comme capitale du Haut-Canada, qui venait d'être séparé du Bas-Canada. Cet honneur alla à Toronto, mais un demi siècle plus tard, un plus grand encore échut à la ville de Kingston. Les deux provinces furent unies et Kingston fut choisie comme première capitale. Le projet d'une confédération des provinces était, à cette date, un des sujets les plus discutés parmi le monde politique. Ce projet se réalisa en 1867, et c'est un légitime orgueil pour Kingston d'avoir eu comme député, au premier parlement canadien, sir John A. MacDonald, le premier Premier Ministre.

Kingston retint son titre de capitale seulement trois ans après. Déçue dans son ambition de garder cet honneur politique, elle ne demeura pas toutefois indolente. Elle occupe, sans contredit, une unique place dans le rôle d'honneur des cités canadiennes. Le district militaire No 3 (s'étendant de Cornwall à Bowmanville et de Kingston à la région du nord-est, y compris Ottawa) y a établi ses quartiers généraux. C'est aussi le siège du "Royal Military College", institution, à juste titre, célèbre dans le monde entier. Elle possède encore le "Queen's University", maison d'éducation supérieure qui, depuis soixante-seize ans, a produit des gradués qui se sont répandus à travers tout le Canada, sujets propres à servir leur patrie, dans l'Eglise et dans l'Etat, comme la prière récitée à l'office universitaire l'exprime parfaitement.

Kingston est de plus le siège du pénitencier de la province d'Ontario et possède, en outre, une splendide organisation d'institutions charitables. Enfin, mais ce qui n'est pas son moindre mérite, elle s'est fait remarquer par son progrès constant comme centre d'affaires. Kingston est une cité qui fera son chemin dans le mouvement des cités canadiennes. Le grand tournant de son histoire sera le parachèvement du Canal Welland, le creusage de son port pour y recevoir les plus gros vaisseaux des Grands Lacs et la construction des élévateurs du gouvernement pour y contenir les millions de boisseaux de blé doré de l'Ouest—et ses habitants se préparent déjà à profiter de ces grands avantages".

1—Le commandant actuel du *Royal Military College* est le général sir A. C. MacDonald, un héros qui s'est illustré pendant la récente guerre européenne.

c'est le voisinage des Mille-Iles, ces corbeilles de fleurs que la nature a jetées d'une main si généreuse dans l'estuaire que forme le grand lac Ontario, en se jetant dans le Saint-Laurent.

Nul ne peut se faire une idée de la variété et du pittoresque de la gigantesque Venise que constitue l'archipel des Mille-Iles, sans l'avoir vu. Il y en a de toutes les formes et de toutes les grandeurs, depuis l'îlot à peine capable d'assoir la base d'un chalet minuscule jusqu'à l'île aussi étendue que celle d'Orléans. Sur les principales, une culture des plus variées, comme aussi des plus luxuriantes, s'offre en spectacle aux voyageurs.

La nouveauté comme aussi la richesse du spectacle semblent se multiplier sans jamais perdre de son intérêt à mesure que le vapeur s'avance lentement à travers les canaux sinueux et profonds qui fragmentent ce nouveau paradis terrestre. Des peuplements de chênes, d'érables et de résineux recouvrent ces îles de leur toilette d'émeraude, peuplements à peine troués, d'ici de-là, de clairières où se dressent les cottages des riches citadins qui y passent la belle saison. Des quais ou débarcadères lilliputiens s'avancent à peine à quelques pieds du rivage, retenant, attachés à leurs flancs, des embarcations de plaisir, dont les cuivres rutilent sous l'éclat du soleil. Quelques-uns de ces cottages sont de vrais palais de Crésus, de même que les yachts sur lesquels les heureux insulaires sillonnent la surface liquide, comme les Vénisiens dans leurs gondoles. Pas une de ces demeures qui n'ait à l'entour de nombreux parterres parsemés de fleurs les plus variées, qui charment à la fois la vue et l'odorat. Même les cônes en charpentes métalliques, supportant les roues à vent qui pompent l'eau potable dans des réservoirs, sont couverts de plantes grimpantes, leur donnant le plus joli aspect, en les faisant ressembler, ces tours, à des cèdres ou des peupliers d'ornementation.

Le soir, dit-on, ces îles sont illuminées à *giorno* de myriades d'ampoules électriques multicolores, dont les reflets se plongent dans les eaux tranquilles et limpides du fleuve et forment des constellations semblables à celles de la voûte azurée. Aussi, les excursions

sions au clair de la lune, à travers les Mille-Iles, constituent-elles un spectacle unique au monde, qui tient le voyageur dans une extase continuelle, lui procurant l'une de ces joies rares qui dilatent le cœur et font aimer davantage la vie ainsi que la riche nature dont la Providence a doué notre beau pays.

Pendant que le vapeur "Brockville", habilement piloté par son capitaine, semble jouer à cache-cache d'un îlot à l'autre, passant à quelques pieds à peine du rivage et des habitations, dans un chenal dont la profondeur varie de cinquante à cent pieds, un joyeux parti d'excursionnistes, à bord, s'en donnent à cœur joie, échangent leurs impressions, s'interpellent les uns les autres pour se montrer les changements de décor qui surgissent à tous les coins de l'horizon et que l'œil ne parvient pas à saisir tous, tant ils sont nombreux et fugitifs. Tantôt ce sont les bijoux de chalets qui captivent notre attention avec leurs parterres couverts de la verdure la plus soyeuse, parsemés de plates-bandes garnies de fleurs aux teintes variées; tantôt ce sont les mille et une petites embarcations à essence qui passent, se croisent, rapides, et vont un peu partout au caprice du nautonnier, chargées de joyeux insulaires qui, courtois et joyeux, nous saluent de la main, pendant que la sirène de notre vapeur leur rend la politesse; tantôt c'est le spectacle de pêcheurs qui attirent nos regards : quelques-uns ont jeté leur ligne au large, pendant que d'autres, perchés sur des récifs ou stationnés à l'extrémité des quais-joujoux, en face des résidences, tentent les maskinongés, les dorés ou les bars avec les appâts trompeurs recouvrant les hameçons.

Notre vapeur ne fait escale nulle part et semble voguer au hasard du courant, entre les îles. Nous descendons d'abord dans un chenal aux méandres les plus capricieuses, du côté canadien, pour remonter ensuite par une autre voie, plus au sud, du côté américain.

Sur la rive gauche du grand fleuve, nous entrevoyons, à un mille ou deux de distance, l'industrielle petite ville de Gananoque, Ont., dont les clochers et les cheminées d'usines s'élèvent au-dessus

du bosquet qui la dissimule et où sont nichées ses habitations. Au sud, se profile le groupement urbain de Clayton, dans l'Etat de New-York.

Bref, après plus de cinq heures d'enchantement, le vapeur nous ramène au point de départ. Noyée sous les rayons d'or du soleil couchant, la ville de Kingston nous apparaît de nouveau avec ses forts centenaires surmontés de canons et de mortiers, ses tours Martello, fidèles chiens de garde, semblant toujours guetter un ennemi possible pour le repousser, ses casernes casematées et ses nombreux édifices publics (1), orgueil de ses habitants.

Nous descendons la passerelle et nous constatons que des centaines de citadins et de citadines sont venus à notre rencontre pour nous saluer et un peu aussi, semble-t-il, pour entendre notre appréciation sur l'excursion que nous venons de faire, car la plupart des voyageurs, accourus des quatre coins du Canada (1), depuis Halifax jusqu'à Vancouver, n'avaient jamais eu l'occasion de voir et d'apprécier ce paradis terrestre canadien. Et nous ne ménageons pas les exclamations et les adjectifs pour exprimer notre sincère admiration : Beautiful ! Splendid ! Wonderful ! Charming ! Most Picturesque ! Marvellous ! etc., etc.

Le maire de Kingston, organisateur de cette inoubliable randonnée à travers les Mille-Iles, n'avait rien oublié pour nous rendre agréable notre court séjour à bord du "Brockville". Aussi est-il l'objet d'une manifestation spontanée de la part des excursionnistes, en mettant pied à terre. Et c'est avec grand cœur que trois "Cheers for the Mayor of Kingston" sont lancés de toute la force de nos poumons, sans oublier le "fion" *obligato* "Tiger" !

Il est des spectacles dont on peut se rassasier parfois après une visite, surtout quand ils sont de création humaine, mais le voyage

1—Les principaux sont l'hôtel de ville, le pénitencier, l'université Queens, les cathédrales St-Georges et Ste-Marie, le palais de justice, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital Rockwood et la salle des exercices militaires.

1—C'est à l'occasion de la convention annuelle de l'Union des Municipalités Canadiennes que cette excursion fut offerte aux délégués des différentes provinces.

des Mille-Iles est l'un de ceux qui nous ravit tellement, par la richesse, la variété et le pittoresque de son gigantesque déploiement, que l'on rêve de le revoir un jour, afin de goûter de nouveau l'ivresse de ses charmes, pour en imprégner toutes ses fibres sensibles, et assurer ainsi, dans notre fugitive mémoire, la survivance de ce tableau panoramique du Grand Artiste.

G.-E. MARQUIS.

Québec, août 1919.



Une veillée canadienne au pays des Moujicks

LE soir descend lentement sur la baie de Gournastai. Dans la vallée, les huttes coréennes effacent déjà leurs toits gris dans l'ombre envahissante. Les monts, qui entourent le camp canadien d'une couronne imposante, enfoncent peu à peu dans l'obscurité naissante l'aspect monotone de leur brousse brune, les rubans paresseusement déroulés de leurs larges routes, blanches de poussière. Seuls brillent encore les sommets des montagnes dont le casque de neige éclate dans les dernières clartés du jour qui meurt. Sur le grand chemin qui mène à Vladivostock, deux voitures, deux "droskys", attelés de petits chevaux sibériens aux poils longs, s'enfuyaient avec la lumière...

Autour des casernes de briques rouges, le silence se fait. Parfois, une sonnerie de clairons, le "Defaulters" qui résonne encore, un appel sur les larges plateformes qui s'étendent au flanc droit de chaque édifice; les ombres se font rares et l'on entend de temps à autre les voix des sentinelles qui poursuivent dans la nuit leur œuvre de protection.

Les Canadiens français de Québec logent au second étage du troisième des édifices rouges qui s'agrippent au flanc d'un large hémicycle. Dans l'immense salle, où, ce soir, fichées au pied des lits, les chandelles tirent çà et là leurs petites langues roses, la soirée commence. Sur les lits de fer où de moelleux madriers tiennent lieu de sommiers, les couvertes grises sont déjà tendues, et, çà et là, en petits groupes tranquilles, nos gars jouissent des meilleures heures de la journée.

Les officiers sont retournés à leurs quartiers, là-bas, près de la grève. Parfois, on entend la voix du sergent-major qui *détaille* une *corrée*, ou celle d'un sergent en quête de renseignements.

Demain, on sera de garde à Vladivostock. Demain il faudra veiller sur les banques, les intendances, les magasins, au milieu de cette population haineuse, sournoise et incompréhensible, et, pendant qu'ils songent aux faces hirsutes, repoussantes de ces Russes de malheur, passent devant leurs bons yeux tranquilles les figures aimées de tous ceux qu'ils ont laissés là-bas, et dont la pensée les rejoint à travers un continent et un océan.

—“Sais pas si le père a fait poser l'eau dans l'étable”, dit l'un.

—“Mon frère m'a écrit qu'il a acheté une nouvelle “batteuse”, annonce l'autre.

Et tandis que l'on nettoie sa carabine, que l'on remplit le “*paqueton*” qui, demain, vous sciera les épaules, on cause des choses du pays, des détails minimes de la vie de la ferme où l'on a vécu, du chantier où l'on a peiné, de la *boutique* où, de ses propres mains, on se préparait une bonne vie.

Et de les voir ainsi attachés aux choses du pays, tout en étant fidèles aux devoirs de l'heure présente, de les voir si bons fils de la terre canadienne, et, en même temps soldats aussi accomplis, qui, pour les armées alliées en Sibérie étaient un exemple et un encouragement, tout cela m'était une preuve évidente que dans leurs veines coulent le sang d'Hébert et celui de Dollard et que vertus militaires et vertus agraires se touchent de très près. Certes, on ne louera jamais assez le courage et la vaillance de tous ceux qui, volontairement, sont allés offrir leur vie pour la grande cause, mais, n'oublions pas non plus qu'ils ont droit à des éloges et à notre gratitude, les “habitants” de chez nous qui ont su se plier aux exigences de la vie militaire qu'ils n'aimaient pas. Ils ont bien mérité de la patrie les conscrits, anciens cultivateurs, hommes de chantiers, boutiquiers, qui, arrachés subitement à leur existence paisible, qui, envoyés de force dans la lointaine, la morne Sibérie, ont su y être l'honneur de leur race et de leur armée.

Au centre de la caserne. Là divisant en deux immenses chambres reliées par un mince corridor, une chambre est formée. On lit sur la porte:

Chambre des sergents :

- Sgts Belleau Robert,
 “ Beaudry Edouard
 “ Désilets Robert,
 “ Belleau Paul,
 “ Beaupré Nazaïre,
 “ Comeau Léo,
 “ Rivard M. A.

Les sergents, eux aussi, jouissent, de ces moments de repos. Tandis que le sergent..., (nous les nommerons régimentairement si vous voulez,) tandis que *La Louche* fait bouillir de l'eau dans le grand pot russe et prépare les cubes d'*Oxo*, qui suppléeront aux vides de l'éternel souper au "macaroni", *Bob* nous annonce que l'on partira dans une semaine pour Omsk, à moins que l'on s'embarque dans un mois pour le Canada, si l'on n'est pas dispersé pour quatre ans le long du Transsibérien. Dans un coin, la pipe aux dents, *Eddie* philosophiquement écrit. *Le-vieux-Martyr* nous parle des combats de la "Somme" et des effets désastreux de la *Secura Pirra*, et *La-Petite* et *Tit-Poil* se disent avec enthousiasme les délices de la Terrasse et les merveilles de la rue St-Jean.

Soudain, en deux notes longues et pleines, le clairon sonne:

"Lights out!... Lights... out!..."

—"Larivière! éteins ta chandelle!... hurle le sergent de semaine. Couchez-vous, les vieux,... Silence!..."

Dans la caserne, l'obscurité se fait d'abord, puis le silence. Par les larges fenêtres entre la lumière laiteuse de la lune qui enveloppe de sa clarté mystérieuse les lits sombres, au pied desquels, on distingue l'enchevêtrement uniforme des *webb-equipments*. Le long des murs luisent les canons des *Lee-Enfields*...

On entend le pas cadencé de la sentinelle, dont les lourdes bottes font crisser les pierres. Et le vent du nord souffle en longs hurlements, ébranlant les fenêtres des casernes, semblant porter dans ses plaintes les menaces de la révolution qui, partout, sournoisement, gronde...

M.-A. RIVARD, lieut.

POINTES SECHES

LOUIS XIV.—LE RIRE.—LA POMME...

Louis XIV

CE Bourbon eut tout pour lui, les femmes et Bossuet, Turenne et Colbert, sans compter Boileau. Il entra botté, dans son règne, la cravache à la main. Il se proclama le maître et détrôna la dyuastie des premiers ministres. L'astre montait à l'horizon: La Vallière lui sacrifia son âme par amour; Colbert lui donna l'empire du commerce et des colonies; Turenne lui fit du sol rhénan une liètière pour son cheval; Bossuet lui mit au front la couronne du droit divin, égale à la tiare des papes, et Boileau le chantait à perte de souf-fle. Le Roi-Soleil de France était le Grand monarque du Siècle. l'orgueil le prit, l'envahit, le tuméfia, le déséquilibra. Oubliant le génie de ses ministres et de ses maréchaux, il se crut l'unique artisan de la grandeur du royaume. Il se proclama l'Etat. Turenne mort, Colbert écarté, il voulut personnellement régner au lieu de signer. Ce fut le commencement de la fin; Versailles surgit du désert et les impots grandirent. Le cour regorgea de courtisans-laquais et leurs appétits vidèrent le trésor. D'une parole, il supprima les Pyrénées, mais l'armée croula, la flotte sombra, et ce fut à son front la charte d'Utrecht. Ce puissant dans la gloire devint pusillamine dans la défaite. Lui qui avait ignoré la voix des ministres, connut la tyrannie de la courtisane. Goutteux il reçut les ordres de Madame de Maintenon. Il crut sauver son âme et racheter le passé en excitant les Huguenots, mais il institua les dragonnades et tua le commerce. Il avait hérité de la France de Richelieu, il laissa derrière lui la France de la Régence, avant-courreur du déluge: l'intervalle mesure son œuvre. Avec lui la France avait monté, mais pour choir de plus bas de plus haut. Ce roi ponctuel fut obligé d'attendre la mort, et il mourut jour par jour dans

son orgueil. Il eut une fois un joli geste et l'on se souviendra qu'il saluait ses chambrières.

Le Rire

S'il faut en croire Shakespeare, qui parlait anglais. César tenait en suspicion les gens qui ne riaient pas. Il avait raison : règle générale, ce sont des infatués comme Louis XIV, ou des gouanés comme Washington, ou des bilieux comme Robespierre, ou des ennuyeux comme il s'en rencontre tant.

L'austérité n'est pas naturelle. Ce qui l'est c'est le rire, le rire de Socrate et le rire de Rabelais. Il constitue même l'unique supériorité de l'homme sur l'animal, ce penseur taciturne. On a vu des ours danser, des chevaux faire des mathématiques et des phoques jouer du cor de chasse, mais quel herbivore ou carnivore a-t-on jamais vu rire ?

C'est le grain de sable qui fait crouler l'évolution. Le singe lui-même n'a jamais ri, quoiqu'il ait souvent fait rire. Malgré son esprit d'imitation, il n'a jamais réussi à se hausser jusqu'à cet accomplissement. Cela le marque d'une éternelle infériorité, car le rire jaillit de l'intelligence qui compare. C'est avec une infinie variété de gammes, un instrument unique. Tendre, spirituel, railleur, ironique, moqueur, sarcastique, communicatif, comique, sympathique, il rend toutes les nuances de l'âme, toutes les attitudes de l'esprit. C'est une distraction, un amusement, une joie, une supériorité. C'est être à court de cervelle que d'en être privé. Le rire est le superflu de l'intelligence, le luxe de l'esprit. La plus belle peut-être des philosophies humaines est tombée de lèvres souriantes, de celles de Socrate.

Intellectuel, il est aussi moral : c'est le fruit d'une intelligence saine. Les colériques et les envieux ne le possèdent pas. Il est de plus hygiénique, c'est le produit d'une bonne santé : les dyspeptiques ne le connaissent pas.

Bref, les bêtes, parcequ'elles le sont, ne rient pas, et ceux qui les imitent s'en rapprochent, tandis que s'en s'éloignent ceux dont le

rire, symbole d'harmonie mentale, morale et physique, chante au grand soleil comme une musique de l'esprit.

La Pomme

C'est une vieille, très vieille légende de jadis, qui nous vient du mont Ararat, très jolie, mais éternellement mélancolique. Il était, une fois, dans un jardin magnifique, sur un arbre verdoyant, une pomme que convoitait une femme. La pomme était irrésistiblement appétissante et la femme merveilleusement belle. Et l'homme, comme il n'était pas bon qu'il demeurât seul, donna la pomme à la femme, puisqu'il n'y avait pas encore de toilettes, ni d'automobiles. Et voilà tout simplement comment s'expliquent tant de choses qui restent incompréhensibles.

C'est de cette façon mémorable que la pomme a joué le grand rôle dans le monde chrétien. Elle est aussi le seul fruit qui fasse figure dans le paganisme. Symbole de l'amour chez les chrétiens, elle était chez les païens, celui de la beauté. Peltevoiseflg avait trois femmes, belles toutes les trois d'une beauté rare et non-pareille, qui la désiraient, Vénus, l'amoureuse, Junon, la superbe et Minerve la sage. Et ce fut à la plus femme des trois, à Vénus, fille de la mer adorable et changeante, que Paris, homme de tous les temps, rémit le prix ardemment convoité.

Chez les modernes, la femme est devenue l'emblème de la science depuis le jour où elle a par sa chute, révélé à Newton perplexe la loi qui régit le monde matériel. L'univers ignorait, le savant doutait, soudain la pomme a tombé, point rouge dans l'espace qui illumina sa pensée. L'homme comprit, un pœn de ténèbres venait de s'écrouler.

C'est ainsi qu'on rencontre la pomme aux grandes étapes de l'humanité: amour, beauté, science. Sa forme rubiconde a servi de borne kilométrique au progrès en marche, méritant que sa culture devienne un culte où se chantera le Te Deum des siècles reconnaissants.

Possédant la beauté et la saveur, c'est la reine des productions végétales. C'est la plus ancienne, car elle existait au Paradis Terrestre. C'est la plus belle, car Dieu l'a choisie pour tenter la femme. Elle est ronde comme la terre qu'elle a fait rouler dans le gouffre du péché; vermeille comme la joue de la femme qu'elle a perdue, et fraîche à la bouche comme son baiser d'amour.

GUSTAVE LANCTOT.





LA BOITE D'IMAGES

*Souvenirs d'enfance*

LES dimanches soirs, pendant l'hiver, alors que les plus âgés de la maisonnée étaient allés à l'archiconfrérie en l'église paroissiale, nous, les plus jeunes, pour nous distraire, nous sortions d'une vieille valise remplie de lingerie, une boîte au couvercle vitré, remplie d'images saintes. Le nombre en était varié tout autant par la forme que par les sujets. C'est qu'il y en avait de toutes sortes, des dentellées, des coloriées, des transparentes, des dorées, ainsi que d'autres faites de celluloid flexible colorié qui s'arrondissaient par la seule chaleur de notre main.

Aussi prenait-on plaisir à les voir s'arrondir d'elles-mêmes, sous cette influence invisible. Il y en avait, de plus, qui s'ouvraient comme à deux battants, et mêmes des mortuaires dont la photographie nous rappelait le souvenir d'un défunt regretté. Quelques-unes de ces images représentaient des saints qui étaient désignés par la croyance populaire comme ayant le don d'accorder une faveur spéciale; citons, par exemple, le populaire saint Antoine de Padoue, qu'on implorait pour retrouver les objets perdus. Toute cette collection d'images provenait de diverses sources, les unes de l'école, les autres de la première communion, enfin un certain nombre avaient été offertes en souvenir, par des visiteurs. Comme nous nous complaisions à regarder sans jamais nous lasser ces images que nous avions pourtant déjà vues et revues tant de fois auparavant.

Pressés les uns contre les autres, sous la clarté de la lampe, les fêtes penchées, l'aînée des sœurs nous faisait la lecture des inscriptions explicatives, et les autres les commentaient à leur manière. Or, parmi ce lot d'images, il y en avait une surtout qui captivait au plus haut degré notre imagination enfantine.

En y relevant les reves qui s'ouvraient de chaque côté comme des croisées, on voyait apparaître tout au fond, juché sur un autel, un bambin qui frappait à la porte du tabernacle en disant: "Es-tu là, Jésus?"

La lecture de la légende nous apprenait que l'enfant s'était hissé avec confiance jusque là-haut pour atteindre la demeure du petit Jésus, afin de lui demander discrètement la guérison de sa mère, hélas ! bien malade.

Que de suppositions admirables de simplicité, que de réflexions naïves et touchantes, cette image inspirait à notre groupe intéressé à justifier l'audacieuse confiance de ce bambin! Cette image-là avait pour nous un charme tout particulier; on la regardait longtemps avant que de passer à une autre.

Cette boîte d'images était l'unique passe-temps auquel on s'adonnait avec une agréable quiétude, car tous les autres amusements étaient de nature à exciter d'avantage notre dissipation déjà si tapageuse.

Extrait des "Scènes Faubouriennes d'Autrefois".

GEORGES CÔTÉ



M. IVAN NEILSON

Pour terminer l'étude que nous avons publiée récemment sur la carrière artistique de M. Ivan Neilson, de Cap-Rouge, près Québec, nous ajouterons la note suivante sur l'exposition que ce peintre vient de tenir à Toronto. Un des principaux journaux de la ville-reine de l'Est a apprécié en termes très élogieux l'œuvre considérable que M. Neilson a exposée dans la Galerie des Arts de cette ville. Le critique d'art nous fait voir le triple talent de M. Neilson qui excelle tout aussi bien dans le tableau à l'huile, l'aquarelle et les eaux-fortes. D'une technique sûre, M. Neilson interprète avec succès les scènes champêtres de sa province natale, et c'est avec émotion qu'il peint les coutumes et les mœurs si douces et si simples des bons habitants au milieu desquels il a vécu une bonne partie de sa vie.

Voici, du reste, la liste des œuvres que M. Neilson a exposées à Toronto, au cours du mois de juillet dernier.

LES PEINTURES

The Old Shepherd.
Happy moments.
A Village by the Sea.
Evening Rêverie, Cap Rouge River, Que.
The Squall.
Herring Boats.
The Woodland Carter.
Old road to St. Augustin, Que.
The Guardian of the Marsh.
Evening Ebb, Pittenwean, Scotland.
The Sheep Pasture.

LE TERROIR

The Fisherman's return.
 Clouds that Gather round the setting Sun.
 The Cow pasture.
 Leaving for the Fishing Ground.
 The Smugglers' Cove.
 Orignaux Point, Que.
 The end of the Portage.
 Crain Island, Quebec.
 Golden Autumn.
 A Woodland Glade.
 Kamouraska Bay, Que.
 A September day.

LES AQUARELLES

A Valcartier Woodland.
 AfterGlow.
 The Barnyard.
 The plodder.

LES EAUX-FORTES

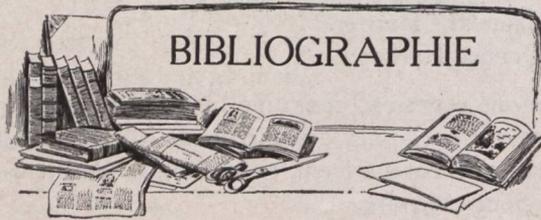
A French-Canadian Village.
 In Harbour, Quebec.
 Les Eboulements from l'Islet.
 Sous le cap Street, Quebec.
 In Harbor, Quebec.
 Old Market Wharf, Quebec.
 The Tow Estuary of Cap Rouge River.
 Old Wood Bridge.
 Deepening of the St. Charles River, Quebec.
 Fishermen's Huts, Orignaux Point, Quebec.
 Old Mill, St. Nicolas, Quebec.
 A French-Canadian Village.

Old Timber Ship, Quebec.
Quebec from the Harbor.
Dawn, Quebec Harbor.

Nous aurons occasion, dans une livraison ultérieure du *Terroir* de reproduire quelques-unes des œuvres de M. I. Neilson. L'espace nous manque malheureusement aujourd'hui ; mais nos lecteurs ne perdent rien pour attendre.

H. M.





LES PETITES CHOSSES DE NOTRE HISTOIRE, par *Pierre-Georges Roy*.—Deuxième série.—Lévis 1919.

Notre patient et humble chercheur d'histoire québécois vient de publier le deuxième volume de ses "petites choses de notre histoire" et ce volume ne le cède en rien, en intérêt et en variété, au premier de la série. Il faut souhaiter que celle-ci se continue jusqu'à ce qu'aient été réunies sous la forme commode du volume ces milliers de petites études, articles ou chroniques publiés par M. Roy dans les journaux et revues, pendant plus de trente ans de recherches patientes sous les couches de poussière de nos archives.

Les plus riches pièces dont s'enrichissent depuis quelque temps nos bibliothèques canadiennes, ce sont assurément les "Mélanges", de Benjamin Sulte et les "Petites Choses" de Pierre-Georges Roy. Nous souhaiterions voir ces volumes entre les mains de tous les jeunes surtout, car ils présentent la manière agréable et facile d'apprendre notre histoire. Nous ignorons notre histoire comme nous ignorons notre géographie même locale. C'est un malheur et c'est l'une des grandes causes de la diminution chez nous de l'esprit civique. Nous perdons contact avec les ancêtres; nous ne savons pas leur vie; entre tous les morts ce sont eux qui vont le plus vite dans notre esprit.

La grande histoire, je l'avoue, est un peu ennuyeuse; elle fatigue à la longue; les manuels sont trop secs. Mais la petite histoire, celle qu'enseigne, en particulier, M. Pierre-Georges Roy dans ses nombreuses publications, dans ses monographies, ses biographies et ses généalogies, et surtout dans son excellent "Bulletin des Recherches Historiques" n'a pas les difficultés de la grande histoire ni les défauts des manuels. Elle est d'une lecture agréable, amusante même, toujours passionnante.

Ce n'est plus le grand salon froid, la vaste salle meublée seulement de l'indispensable et le bureau officiel où les personnages sont guindés et compassés; c'est le chaud et confortable petit "living-room" où l'on se tient en famille et où l'on oublie les heures dans les charmes de l'intimité, les vieux contant de belles histoires aux jeunes et ces derniers, attentifs, riant et pleurant tour à tour en les écoutant.

Le deuxième volume de M. P.-G. Roy contient, comme le premier, plus de cinquante petites études historiques, intelligemment fouillées, présentées d'une façon agréable quant au fond et à la forme et comprenant tous les aspects de la vie d'un peuple; il y a de tout: histoire, légende, mœurs et coutumes, folklore, statistiques, géographie, traditions, politique, sociologie, économie sociale et politique, religion, etc. Quel "film" intéressant M. Roy fait dérouler sur la toile resplendissante de notre histoire du Canada!

En réunissant ainsi toutes ces choses intéressantes, M. Roy, nous n'exagérons pas, fait une œuvre véritablement patriotique; enseigner l'histoire aujourd'hui, de façon à la faire aimer, c'est une bonne œuvre; c'est la seule façon de former des patriotes solides, convaincus, ardents sans violence.

D. P.

LE SIEUR DE VINCENNES, FONDATEUR DE L'INDIANA ET SA FAMILLE, par Pierre-Georges Roy.—Charrier & Dugal, Ltée, Editeurs.

Voilà assurément l'un des ouvrages historiques les plus précieux qui aient été publiés depuis nombre d'années. C'est un chef-d'œuvre de patience et de recherches.

Pendant des siècles, le sieur de Vincennes demeura pour les historiens et les chercheurs une figure très énigmatique. Qui était-il? Était-il Français ou Canadien? D'où venait-il? Où et quand était-il né? A quelle famille appartenait-il? Quelle avait été sa carrière? C'est ce que tous les historiens américains et canadiens se demandaient, et jusqu'à présent personne n'avait pu répondre à ces questions.

C'est alors qu'en 1916, pendant une visite à Québec de l'honorable Merrill Moores, l'un des députés de l'Indiana au Congrès des Etats-Unis, M. Pierre-Georges Roy entreprit, à la demande de M. Moores, de faire les recherches les plus humainement possibles pour solutionner le problème de la vie du sieur de Vincennes. Nous l'avons dit, tous les historiens américains et canadiens avaient travaillé à cette solution et le travail que présente aujourd'hui M. Roy est comme le résultat d'un concours, du concours historique le plus ardu qui ait jamais été lancé en Amérique, pourrions-nous dire sans exagération.

Pendant plus de deux ans, M. Roy a fouillé dans les dossiers et les registres des anciennes cours françaises, les greffes des notaires, les registres de l'état civil, etc., accumulés depuis trois siècles aux archives provinciales et judiciaires, familières maintenant à M. Roy; il y a su puiser. Le résultat de ses recherches concernant le fondateur de l'Indiana a été magnifique, car aujourd'hui, il peut répondre avec assurance à toutes les questions énigmatiques que l'on se posait depuis trois siècles sur l'origine et la vie du sieur François-Marie Bissot de Vincennes, fils de Jean-Baptiste Bissot de Vincennes, et petit-fils de François Bissot de la Rivière, premier propriétaire de la seigneurie de Vincennes, prolongement en quelque sorte de Beaumont puisque, comme nous le dit M. Roy, dans la dédicace de son beau livre à l'hon. M. Turgeon, depuis deux cent quarante-six ans, les habitants de cette seigneurie sont les paroissiens de St-Etienne-de-Beaumont.

C'est donc ainsi que clairement, indiscutablement, M. Roy a démontré que le fondateur de l'un des plus grands Etats de la République Américaine était un canadien du pays de Québec. "C'est l'une de nos nouvelles—quoique ancienne—gloires nationales, en même temps que c'en est une pour les Etats-Unis où, d'ailleurs, on l'honore depuis longtemps".

En même temps que ce bel ouvrage historique, M. Roy présente: *La Seigneurie du Cap Saint-Claude ou Vincennes*, qui est l'histoire du fief qui fut concédé au grand-père du sieur de Vincennes, François Bissot de la Rivière.

Ce fief voisin de la seigneurie de Beaumont fut appelé à l'origine Cap Saint-Claude. C'est une histoire intéressante des origines et des développements de ce beau coin de la rive sud, près de Québec.

D. P.

SUR MER ET SUR TERRE.—Episodes de la vie canadienne—par Ernest Chouinard—La Cie de Publication "Le Soleil", Québec, 1919, 250 pages.

Voici une œuvre franchement exquise du terroir canadien et nous la saluons avec allégresse. Il n'a pas été publié, trop souvent, chez nous, de livres aussi bien écrits, aussi touchants, aussi simples et de lecture aussi entraînante que *Sur Mer et sur Terre*; et nous ne croyons pas le moins du monde, ici, exagérer.

M. Chouinard, qui est un humble, n'a guère battu la grosse caisse durant sa carrière littéraire; il a écrit pour son plaisir et il n'en voudra pas à ceux qui l'ignoraient à peu près complètement. Depuis quelque temps, M. Chouinard présentait, très humblement, au grand public, des petits récits, scènes maritimes pour la plupart, croquis de mer, épisodes, contes ou nouvelles, qu'il publiait dans quelques journaux de Montréal et de Québec qui avaient bien soin d'encadrer des annonces de corsets et de tabacs, de cette prose délicieuse. On remarquait ces récits qui n'étaient pas assurément de la plume hésitante d'un débutant; ces pastels étaient de la meilleure école; et puis ils fleurissaient notre "salin" laurentien; et tout en étant bien de chez nous ils étaient écrits en si bonne langue française que Le Braz les aurait enviés... Puis apparut *Sur Mer et sur Terre* qui fut loin de modifier l'opinion des lecteurs des récits maritimes de l'auteur publiés dans les journaux.

Est-ce un roman; est-ce une simple étude de mœurs; est-ce une autobiographie; est-ce l'évocation d'un souvenir? Je l'ignore, quoi qu'il en soit, cette histoire pénible et touchante d'une vraie famille de navigateurs de Kamouraska n'est pas une œuvre d'imagination, et *Sur Mer et sur Terre* pourrait bien être un peu de ce que nous appelons notre "petite histoire", mais, cette fois, notablement "camouflée".

Elle est touchante, elle est triste à faire pleurer cette histoire de la famille Cherard; et cette famille est bien une famille bas-canadienne. Aussi, l'auteur brosse autour des heurs et malheurs de cette famille, des petits tableaux délicieux des us et coutumes, des traditions, des mœurs de nos gens de la campagne; et nous nous apercevons que depuis une quarantaine d'années, quoiqu'on en dise, tout cela n'a guère changé. Il y a eu quelques modifications, et c'est tout. J'aime à signaler, parmi les tableaux les plus réalistes de nos mœurs campagnardes décrites par M. Chouinard, la "veillée du défunt", les "funérailles au village", l'arrivée de la "Velox", et les vicissitudes de la terre paternelle, la chronique de la paroisse racontée si simplement dans les lettres à l'absent, peinant, là-bas, dans les entrailles du sol californien à la recherche de l'or. Tout cela raconté dans un style simple, solide, est émouvant; c'est à la fois bien français et bien de chez nous, et c'est une nouvelle preuve de notre survivance.

Nous apprenons avec plaisir le succès de librairie remporté par l'opuscule "AUX SOURCES CANADIENNES" de M. G.-E. Marquis, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres. En effet, cet ouvrage, contenant des scènes de la vie canadienne décrites avec simplicité, bon goût et une note d'originalité qui en rend la lecture des plus agréables, cet ouvrage, disons-nous, publié à 5,000 exemplaires, en deux éditions, est aujourd'hui presque complètement épuisé. Nos félicitations et souhaits de... récédive.

D. P.

PROVINCE DE QUEBEC (Canada)

Terres à vendre

Brillant avenir pour les colons et les industriels

Il y a plus de SIX MILLIONS d'acres de terres—arpentées et divisées en lots de fermes—à vendre dans la province de Québec.

Le prix de ces terres est de soixante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans. l'une des régions suivantes :

Région du Lac St-Jean et du Saguenay;—Région de l'Outaouais et du Témiscamingue; la Vallée de Métapédia;—la Gaspésie;—l'Abitibi.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières—ou les permis de couper du bois sur les terres de la Couronne—se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: pin, épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, mérisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de cinq piastres par mille payable avant le premier septembre de chaque année.

FORCES HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département des Terres et Forêts loue les cascades ou chûtes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance de ces forces hydrauliques.

Pour renseignements plus précis, s'adresser au

DEPARTEMENT DES TERRES ET FORETS

QUEBEC, CANADA

72

TOUT LE MONDE

EST CONTENT

DE

**L'Exposition Provinciale
de Québec de 1919**

Il n'est pas trop tôt de commencer
dès maintenant l'organisation

de

L'EXPOSITION DE 1920

qui sera probablement

"L'Année du Mérite Agricole"

+